

H-114-5
2e ex.
v.4
1922/1923



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

601/A/30/6H

APOT

L'APÔTRE



LANGUEREAU.

PREMIÈRE LEÇON

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lectures pour tous, jeunes et vieux

TEXTE.

Page		
1 —	Langue et religion.....	J.-ALBERT FOISY
2 —	Page de la reine.....	MARIE BARRÈRE-AFFRE, [<i>L'Etoile Noëliste</i>]
6 —	Chez les Acadiens.....	
11 —	L'Invention de Sissa.....	[<i>L'Ami des enfants</i>]
17 —	Un centenaire : Rosa Bonheur.....	PIERRE DELBARRE [<i>Le Noël</i>]
23 —	La voix des cloches (<i>Musique</i>).....	
24 —	Éphémérides canadiennes — août 1922.....	
27 —	La machine humaine : le foie.....	LE VIEUX DOCTEUR.
28 —	La pneumonie franche.....	C. B.
30 —	Pour les jeunes filles : La nouveauté.....	HENRY BORDEAUX [<i>La Maison</i>]
32 —	Quelques recettes pratiques.....	
33 —	Leurs adversaires.....	JULES DORION [<i>L'Action Catholique</i>]
35 —	Pour s'amuser.....	
36 —	L'appareillage (<i>poésie</i>).....	GUSTAVE ZIDLER
37 —	L'Héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>).....	M. DELLY.

ILLUSTRATIONS

7 —	L'église-souvenir élevée à Grand-Pré.....
8 —	L'église de Saint-Charles de Grand-Pré avant sa destruction.....
9 —	Croix de pierre érigée dans le cimetière de Grand-Pré.....
10 —	Reconstruction de la résidence d'Évangéline, à Grand-Pré.....
16 —	Paysage — Voisinage d'Arthabaska.....
18 —	Rosa Bonheur.....
24 —	Feu J.-B. Caouette.....
25 —	Le croiseur anglais " Raleigh ".....
26 —	Feu l'abbé J.-I.-Hospice Desjardins.....
26 —	Feu l'abbé J.-Aimé Rainville.....
30 —	Le vieux Québec : ancienne poudrière et côte du Palais.....

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1922

No 1

Langue et religion

LES lecteurs de l'Apôtre nous pardonneront sans doute de revenir si souvent sur ce sujet.

Le fait est qu'il n'en est pas de plus important ni de plus actuel en ces temps où l'on n'a confiance que dans la langue anglaise.

N'est-il pas vrai que la plupart des parents, quand ils font des sacrifices pour faire instruire leurs enfants insistent beaucoup pour que la formation se fasse en anglais car, sans l'anglais il n'est guère possible de réussir.

Tout en accordant à la langue anglaise l'importance qu'elle occupe dans notre vie nationale, tout en lui reconnaissant l'utilité qu'elle possède parce que c'est la langue de millions de Canadiens, c'est une erreur très grave que de lui donner le pas sur la langue française.

-o- -o- -o-

Un peuple n'est jamais vaincu tant qu'il possède sa langue; c'est comme un prisonnier qui tiendrait la clef de sa prison.

Pour nous, c'est par notre langue que nous avons pu résister à cent cinquante années de domination étrangère; c'est grâce à notre langue que nous avons conservé notre foi.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans une longue démonstration pour établir cette vérité; elle est universellement admise, surtout par ceux qui ont tout fait pour nous protestantiser.

Aujourd'hui encore, chez les ennemis de la religion catholique, la langue française est identifiée avec la foi catholique. C'est ce qui faisait dire à un journal de l'Ontario, au plus fort des difficultés scolaires, en 1913, que "si les

Canadiens français étaient des protestants, il n'y aurait pas de question bilingue".

Et c'est vrai.

C'est moins l'antagonisme de race que le fanatisme religieux qui ameut certaines gens contre notre langue.

C'est ce que souligne d'une façon très nette le Freeman de Kingston, dans un commentaire qu'il faisait récemment d'un article paru dans l'Action Catholique.

Après avoir dit que les Anglais qui ne songeraient jamais à s'offenser d'entendre des gens parler la langue écossaise ou la langue galloise, s'énervent d'entendre parler le français.

"C'est que le français est suspect, écrit le Freeman. Le français fait penser au papisme avec toutes les abominations que la tradition protestante attache à ce mot agaçant. Il faudra une forte campagne d'éducation pour débarrasser le Canada de cette irritabilité nerveuse à l'égard du français. Mais ceux qui ont besoin de cette éducation devront l'accepter tôt ou tard. Il n'y a pas moyen pour eux d'échapper aux circonstances et aux conditions qui sont trop puissantes pour qu'on puisse leur résister éternellement; quelque grande que soit la force de résistance.

Le français est la langue de millions de Canadiens français et ils ne l'abandonneront pas. Toute opposition à la conservation de leur langue ne servira qu'à rendre sa survie plus assurée. C'est l'expérience, dans le monde entier, de toute tentative de ce genre."

-o- -o- -o-

Le Kingston Freeman, vivant au milieu des protestants, puisant ses impressions et ses renseignements parmi une forte colonie orangiste, sait ce qu'il dit.

Il n'y a pas de doute possible que la foi catholique et la langue française sont étroitement associées dans l'esprit de ceux qui voudraient effacer l'une et l'autre.

Toutes les campagnes antifrançaises amorcées au Canada ont eu pour mobile la haine du catholicisme et si, parmi les adversaires du français, il s'est trouvé des catholiques, ils ont été les instruments de protestants qui ont su exciter leur ambition, leur cupidité ou leur ignorance.

Mais, non seulement la langue française et la foi sont étroitement associées dans l'esprit de ceux qui combattent l'une ou l'autre, mais elles le sont en fait.

Partout où un groupe de langue française vivant au milieu d'une majorité protestante a abandonné sa langue, il a abandonné sa foi. De plus, quand un groupe de catholiques apostasie sa foi, il est inmanquable qu'il adopte la langue du groupe protestant auquel il se rattache.

Devant ces faits, il est un devoir qui s'impose à tous les parents.

C'est de faire comprendre aux enfants que la langue française est la langue principale, la plus utile et la seule nécessaire.

Il faut qu'ils l'apprennent parfaitement afin de la parler et de l'écrire d'une façon qui soit une recommandation.

Quand un jeune sait parfaitement sa langue, il n'a pas de difficulté à apprendre l'anglais et la connaissance élémentaire qu'il acquiert de cet idiome, dans les maisons d'éducation où il étudie, le mettent en état de faire son chemin sans qu'il soit moins bien outillé que ceux qui sont allés dans des centres anglo-protestants, apprendre l'anglais et désapprendre leur foi, leurs traditions et leur mentalité.

J.-Albert FOISY

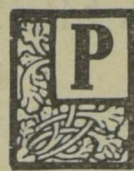
TIMIDITÉ

Un jour du temps de Noël, une maman a conduit son enfant à la crèche de l'église, où il y a tous les personnages au complet ; le soir, on raconte au papa, à sa rentrée de l'usine, la visite faite à la crèche ; papa demande à son fils :

— Qu'est-ce que tu lui as dit au petit Jésus ?
Et l'enfant de répondre :

— Je n'ai rien osé lui dire, son papa et sa maman étaient là.

Page de la reine



AGE !... Ce mot éveille tout de suite à vos yeux la vision charmante d'un adolescent vêtu de velours et de soie, portant, brodé sur son pourpoint, le blason de sa dame ; d'un jeune homme aux cheveux bruns ou blonds, bouclés autour d'un charmant visage, encore enfantin par les traits, déjà viril par l'expression.

La première partie seulement de ce séduisant portrait est applicable à notre héros : Jehan de Tardoist était laid. Petit, malingre et souffreteux, il semblait porter avec peine le poids de sa tête trop développée pour son corps frêle ; aussi la tenait-il toujours inclinée sur son épaule droite. Son front large disparaissait à demi sous une profusion de cheveux colorés de cette nuance ardente appelée blond vénitien. Le nez aquilin était trop long, la bouche pâle, trop grande ; le menton trop proéminent, les joues trop creuses.

Mlle Yvonne de Mourles, fille d'honneur de Mme Louise de Vaudemont, avait trouvé piquant de baptiser le jeune homme : le guettatore.

Le mot nouveau avait fait fureur à la cour, et on ne connaissait plus Jehan de Tardoist que sous ce nom. Plusieurs fois la bouche insoucieusement cruelle de Mlle de Mourles l'avait dit assez haut pour que la railleuse parole arrivât aux oreilles du page. Celui-ci, alors, levait sur la méchante ses beaux yeux couleur d'émeraude, et Yvonne, plus d'une fois, fut troublée par tout ce qu'elle lisait de douleur et de prière dans ce regard. Les yeux de Jehan étaient largement fendus, bordés de longs cils dorés. Et ces prunelles, changeantes comme la mer bleue, tantôt d'azur, tantôt glauques, donnaient un cachet tout particulier d'originalité à ce visage étrange.

Tardoist avait dix-huit ans... Et le pauvre enfant n'avait jamais souri!... Un seul mot peut expliquer cette éternelle tristesse : Jehan n'avait pas connu sa mère !...

Son père, le sire de Tardoist, était un rude Flamand, appréciant fort la beauté physique, l'agilité, la force. Aussi avait-il pris en haine le pauvre enfant malingre et chétif. Bientôt, ne pouvant plus tolérer ce spectacle de souffrance, il avait exilé de son manoir ce fils unique qu'il eût dû chérir doublement parce

qu'il était malheureux. Dès l'âge de dix ans, l'enfant était donc entré aux pages et portait brodées sur sa poitrine, les armes de France. Depuis peu, le roi Henri venait de prendre pour femme Louise de Lorraine. On avait organisé aussitôt un service spécial pour elle, et Jehan de Tardoist fut désigné pour être page de la reine ! ! . . .

La jeune femme arriva bientôt à la cour de France, emmenant avec elle quelques filles d'honneur recrutées en sa bonne ville de Nancy. Parmi celles-là était Mlle de Mourles.

D'une noble et riche famille lorraine, Yvonne avait hérité de sa fierté et de sa morgue tant soit peu excessive. Elle avait quinze ans et était déjà d'une beauté exceptionnelle. Son teint, d'une blancheur éclatante, se rosait à la moindre émotion, et ses beaux yeux bleus, si limpides quand ils ne se durcissaient pas dans une froideur décourageante, brillaient d'un éclat admirable. Ses cheveux avaient cette nuance sombre rayée d'éclairs fauves qui couronnent si bien un front couleur de neige. Spirituelle, avenante quand il lui plaisait de l'être, Yvonne fut bientôt la reine de cette petite cour que formaient autour de la princesse Louise les dames d'honneur et les pages.

Peu de jours après son arrivée au Louvre, Madame Louise voulut se faire présenter tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient à son service.

Mlle de Mourles, qui déjà avait lié connaissance avec tout le monde, se chargea bien volontiers de cela.

Louise de Lorraine s'assit donc dans la grande galerie tendue de tapisseries merveilleuses, et la jolie voix claire d'Yvonne de Mourles commença à égrener les noms de tous ceux qui venaient respectueusement baiser la blanche main de la princesse.

La reine ressentait déjà les premières attaques de ce " mal du pays " qui plus tard devait la conduire au tombeau.

Elle s'appuyait, un peu lasse, soudain pâlie, au dossier armorié de son fauteuil.

Tout à coup, la voix d'Yvonne, avec une emphase moqueuse, lança :

— M. Jehan de Tardoist, seigneur du château de Tardoist, en Flandre, pour le moment page au service de votre gracieuse Majesté.

Jehan pâlit sous l'allusion assez transparente et s'agenouilla devant Louise de Lor-

raine, peut-être parce qu'il la trouvait très belle et très imposante, digne plus que toute autre d'un pareil hommage, peut-être plutôt parce que ses jambes tremblantes ne se seraient pas prêtées à la profonde révérence qu'ordonnait l'étiquette.

Mme de Vaudemont ne s'y trompa pas.

Lançant un regard sévère et froid à la jeune fille interdite, la reine prit entre ses mains les mains glacées de Jehan. D'une voix très douce, sur un ton d'affectueuse plaisanterie, elle déclara :

— J'accepte votre hommage, Monsieur de Tardoist. Je vous considère désormais comme mon vassal fidèle et vous promets aide et assistance toujours et en tout lieu !

Le jeune homme releva sa tête penchée, et ses yeux clairs, interrogateurs, rencontrèrent le regard de la bonne princesse. Il lut dans ce regard une compatissante affection, une douceur précieuse à sa pauvre âme comprimée par les rebuffades.

Quand il se releva, il avait du ciel plein les yeux.

Le même soir, tandis que dans les salles du Louvre brillamment éclairées on dansait au son des violes, Madame de Lorraine attira près d'elle Yvonne de Mourles.

D'une voix où perçait un reproche, elle lui demanda pourquoi Jehan de Tardoist lui était aussi antipathique. Et Yvonne, une moue de dédain au bout de ses lèvres roses, lui répondit avec une indicible expression d'indifférence :

— Oh ! Madame, il est si laid ! . . .

Puis elle s'éloigna, adressant un charmant sourire à la jeune reine, dont elle avait été la compagne de jeux.

Louise de Vaudemont ne le vit pas, ce sourire. Elle regardait là-bas, au bout de la salle, une tête pensive qui se détachait sur le fond pourpre d'une tenture.

Elle considéra longuement les grands yeux sombres que traversaient parfois de rapides éclairs. Sous la chevelure à la teinte ardente, elle devina le noble contour d'un front admirablement modelé. La bouche expressive, entr'ouverte maintenant par un demi-sourire rêveur, découvrait des dents de perle dont Yvonne elle-même eût pu être jalouse. Le nez était fin, un peu long, c'est vrai, mais d'une si charmante forme ! . . .

Et Madame de Lorraine, avec un sourire très bon et très doux, pensait :

— Lui, laid !... Oh ! non !... Et je ne crois pas me tromper en affirmant qu'avant six mois ce sera le plus charmant gentilhomme de la cour !...

Puis la jeune reine s'éloigna, rêveuse, son front penché sous la couronne fleurdéliée.

Un soupir gonfla sa poitrine. Elle pensait qu'il est bon d'être jeune, qu'il est bon d'être aimé.

Des larmes venaient à ses paupières. Hélas ! elle n'avait pas vingt ans ! !...

* * *

Louise de Vaudemont ne savait pas si bien dire en prédisant à son page une grande transformation. Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis le jour où Yvonne de Mourles, de sa jolie voix rythmée comme un chant de cigale, avait fait une cruelle blessure au pauvre page, et déjà celui-ci paraissait tout changé.

Il avait grandi, et son corps atteignant son complet développement, sa tête fière s'était redressée, et ses cheveux fauves, rejetés en arrière, découvraient un beau front rayonnant d'intelligence. Ses grands yeux fiers ne se tenaient plus baissés ; ses lèvres, empourprées par un sang riche, découvraient dans un fréquent sourire les dents éclatantes. Le nez, dans ce visage rose, semblait moins long qu'auparavant, diminué d'ailleurs par une soyeuse moustache blonde qui ombrageait la lèvre supérieure. Il avait, certes, fière mine, le page de la reine !... Yvonne de Mourles n'osait plus se moquer de celui que l'on considérait à juste titre comme le plus beau cavalier de cette cour de France où les laiderons n'étaient pas admis. Les demoiselles d'honneur commençaient à trouver que le pourpoint de velours bleu pâle seyait à ravir à ce grand jeune homme à l'allure tout à la fois souple et décidée.

Sur ces entrefaites, le père de Jehan vint à mourir, et celui-ci se trouva seigneur et maître de trois beaux châteaux et d'une dizaine de domaines, ce qui ajouta encore à sa réputation de beau seigneur.

Mme de Vaudemont lui accorda un congé de trois mois pour visiter ses terres. Et lorsqu'il revint à Paris après cette courte absence, il n'était plus reconnaissable.

Maintenant, il était devenu tout à fait robuste et sa belle prestance le fit distinguer du roi, qui l'admit parmi ses favoris. Mais Jehan ne voulut pas demeurer longtemps auprès de ce maître efféminé. Il obtint une charge dans le service particulier de la reine Louise, et se retrouva avec bonheur aux ordres de la bonne princesse qui l'avait consolé dans sa détresse immense.

Louise de Lorraine devenait de plus en plus languissante et faible. Aussi, malgré toute son indifférence pour elle, le roi, ému de pitié en la voyant si pâle, lui proposa de longues promenades en plein air, puisque l'air pur, seul, pouvait lui rendre la santé.

La reine accepta avec un mélancolique sourire. Elle savait bien que la mort la guettait !...

Tous les matins, la princesse descendait le grand escalier du Louvre et se couchait plutôt qu'elle ne s'esseyait dans un carrosse confortable. Le roi montait à cheval, escorté de quelques seigneurs, parmi lesquels se trouvait presque toujours Jehan de Tardoist. Les dames d'honneur montaient de blanches haquenées, et l'on partait ainsi, pour ne rentrer que très tard dans la soirée.

Un jour — c'était en septembre, — la reine eut une longue défaillance qui épouvanta toute son escorte, tandis que, au pas, on regagnait Paris. Lorsqu'elle eut repris ses sens et que l'émotion causée par cet accident fut un peu calmée, on songea à se mettre en route. Mais la nuit avançait à grands pas, d'autant plus sombre que de gros nuages noirs couvrant le ciel voilaient totalement la clarté de la lune.

La route que suivait l'escorte était étroite, sillonnée de profondes ornières et bordées par d'effroyables précipices au fond desquels bouillonnaient des torrents.

Yvonne de Mourles, très calme sur sa jument blanche, voulait affecter une assurance qu'elle n'avait pas : à la vérité, elle frissonnait d'épouvante.

Jehan de Tardoist, le front haut, regardait venir l'orage avec une courageuse tranquillité.

On n'avancait qu'au pas dans ce chemin difficile.

Tout à coup, un éclair sillonna le ciel, projetant une blafarde lueur sur la route boueuse. Un coup de tonnerre effroyable ébranla toutes les couches atmosphériques, et le pluie se mit à tomber par rafales, tandis que le vent balayait la route avec une violence inouïe !...

Puis, coup sur coup, deux trois éclairs flamboyants vinrent encore surprendre l'escorte épouvantée. Le roi, pâle de frayeur, avait bondi de son cheval et se réfugiait près du carrosse de sa femme. Plusieurs chevaux s'étaient cabrés violemment, mais leurs cavaliers les avaient maîtrisés. Seule, Yvonne de Mourles n'avait pas eu la force nécessaire pour maintenir sa monture, et maintenant celle-ci affolée, dévalait le long des pentes du ravin, emportant la jeune fille épouvantée.

Un moment, on la vit lutter contre la bête dont l'allure insensée glaçait d'effroi les spectateurs de cette horrible scène !... Mais bientôt les rênes échappèrent à ses mains ensanglantées. Elle se cramponna à la crinière de la jument, et désormais ce ne fut plus qu'une atroce, fantastique, affolante course à la mort !

Sur le chemin, de grands cris retentirent. Des femmes se trouvaient mal, des hommes pleuraient !... Louise de Lorraine, joignant ses mains diaphanes, implorait du ciel un miracle !..

Jehan de Tardoist s'approcha de l'abîme dont la pente rapide aboutissait au gouffre bouillonnant.

Il se signa. Puis, de la cravache et de l'épéron, il poussa son cheval vers le précipice.

La bête se cabra, rétive, résistant de toute la force de son instinct à la volonté du cavalier qui voulait la pousser sur cette pente vertigineuse.

Alors Jehan arracha de sa ceinture le court poignard damasquiné qui ne le quittait jamais. Il piqua le cheval au flanc. L'animal bondit, s'élança avec une rapidité sans égale, descendant au triple galop la pente rapide.

Jehan multipliait les piqûres !... Enfin, le cheval dépassa dans l'affolante course la jument qui portait Yvonne à demi morte de frayeur.

D'un grand bond, Jehan de Tardoist sauta à terre. Deux secondes, il attendit le cheval d'Yvonne qui venait sur lui, et sautant aux naseaux de la jument emportée, il tenta de la maîtriser. Hélas !... une grande partie de sa force s'était épuisée dans sa course à l'abîme.

Lorsque le palefroi s'arrêta, frémissant sur ses jambes, les naseaux fumants, l'œil en feu, ce fut à quatre pas de l'effroyable gouffre : M. de Tardoist, épuisé, roula sur le sol comme une chose morte et disparut dans le précipice béant, tandis qu'Yvonne, évanouie, s'affaisait sur l'herbe molle tapissant la pente !...

* * *

Sur les bords du torrent, au fond du gouffre, dans les ténèbres que seuls les éclairs dissipaient par moments, on releva le corps sanglant de M. de Tardoist. Puis on l'étendit dans le carrosse de la reine. Alors, consternée, morne, l'escorte, au pas, regagna le Louvre. Louise de Lorraine tressaillait douloureusement à chaque plainte arrachée au page par l'atroce souffrance qui le torturait.

Lorsqu'on arriva au palais, Jehan, pâle comme un cadavre, fut couché sur un lit dressé à la hâte dans une des immenses salles du rez-de-chaussée.

La nuit était tout à fait venue maintenant ; au dehors, l'orage déployait toute sa violence.

Une foule épouvantée remplit la salle où l'on avait déposé Jehan de Tardoist.

Celui-ci, livide, ensanglanté, voyait avec une suprême révolte la mort toute proche !...

Eh quoi ! C'était maintenant, tout à l'heure, qu'il lui faudrait franchir le terrible passage ? Mourir ! Mourir quand on est jeune, quand on est riche, quand on va toucher au bonheur ? Le roi Henri, affaissé dans un grand fauteuil, regardait avec stupeur ce beau visage qui, à chaque minute, blémissait davantage.

Louise de Lorraine, de son fin mouchoir fleurdélié, essuyait l'écume rougeâtre empourprant les lèvres du moribond.

Des femmes priaient à genoux, et quelques seigneurs racontaient à voix basse l'héroïque exploit du jeune page.

La tremblante clarté des torches tenues par huit gentilshommes allumaient des éclairs mobiles à la garde des épées, des lueurs tremblantes aux velours des longues robes de femmes.

Et c'était impressionnant, à la fois grandiose et lugubre, cette agonie d'un être jeune et beau au milieu des larmes de toute une cour !...

L'aumônier du Louvre, appelé en toute hâte, adressait au mourant, d'une voix persuasive, des paroles encourageantes. Le page ne pouvait plus parler, mais ses grands yeux dilatés imploraient avec éloquence, demandant une chose que l'on ne comprenait pas. Un frisson, précurseur de la fin, pâlit encore le visage blême où les yeux commençaient à se ternir peu à peu. Le prêtre leva la main au-dessus de cette tête blonde, et l'absolution suprême descendit sur ce mo-

ribond, lui apportant la grande paix, avant-goût de celle du ciel ! . . .

Soudain, un grand mouvement se produisit dans la foule.

Une jeune fille, pâle, les cheveux épars, s'avavançait vers le lit funèbre.

Yvonne de Mourles, reconduite au Louvre sans connaissance, apprenant dès son retour à la vie que son sauveur allait mourir, avait voulu venir lui dire toute sa reconnaissance . . . Elle ignorait le nom de celui qui l'avait arrachée à l'horrible mort : elle était déjà évanouie quand il l'avait sauvée ! . . .

Et maintenant, debout devant le lit où il agonisait, elle reconnaissait devant cet être ensanglanté celui qu'elle avait autrefois accablé de son dédain, celui qui, naguère encore s'appelait le beau Jehan ! ! . . .

Et muette, livide, le cœur tordu par une douleur atroce, elle regardait le front sanglant, les grands yeux aux paupières baissées, les lèvres pâlies. Elle détaillait la crispation douloureuse de ces traits fiers, l'affaissement de ce corps tout à l'heure si robuste et si souple.

Les yeux voilés par de grosses larmes, la gorge serrée, la sueur au front, elle s'approcha tout près de la funèbre couche. Elle prit dans sa main celle du page, et à ce contact Jehan ouvrit les yeux. Il voulut parler, . . . Il ne put pas et l'effort qu'il fit pour cela amena des pleurs dans ses yeux, du sang à ses lèvres tremblantes.

— Jehan ! cria Yvonne affolée, Jehan ! . . . Vous n'allez pas mourir ? . . . dites . . . vous n'allez pas mourir ? . . .

Il sourit tristement, et la jeune fille sentit se glacer entre ses mains la main de M. de Tardoist.

— Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi ! . . . Je ne le veux pas . . . cria-t-elle encore d'une voix déchirante.

Eperdue, folle de douleur, elle serrait entre ses mains les doigts glacés du page, et répétait toujours avec angoisse :

— Je ne veux pas ! . . . Je ne veux pas ! . . .

Une flamme de triomphe, de joie surhumaine, irradiait les yeux sombres du mourant.

Yvonne pleurait sa mort ! . . .

Il la regarda une fois encore ; il emplit ses prunelles de la vision du beau visage torturé.

Alors sans plainte, sans murmure, ne mesurant pas l'immensité de son sacrifice, Jehan de Tardoist accepta la mort qui venait à lui, et

expira en disant d'une voix où vibrerait un bonheur immense :

— Je suis payé ! ! . . .

MARIE BARRÈRE-AFFRE

[*L'Etoile Noëliste.*]

Chez les Acadiens

A GRAND-PRÉ

BÉNÉDICTION DE LA PIERRE ANGULAIRE DE
L'ÉGLISE-SOUVENIR

***A BÉNÉDICTION de la pierre angulaire
L de l'église-souvenir de Grand-Pré qui
L a eu lieu mardi, le 16 août, a été mar-
***quée par des cérémonies grandioses
qui avaient réuni un archevêque, un évêque,
trois vicaires-généraux, des prélats, des chanoi-
nes, un nombreux clergé et une foule considé-
rable de toutes les classes de la société.

La fête commença par une messe pontificale célébrée par S. G. Mgr Leblanc, évêque de St-Jean, N. B., et premier prêtre acadien. M. l'abbé Thomas Albert, curé de Grand-Falls, N.-B., prononça le sermon de circonstance.

Après le dîner, eut lieu la bénédiction de la pierre angulaire de l'église-souvenir par S. G. Mgr Leblanc. Mgr Mc Carthy, archevêque d'Halifax, assistait à cette cérémonie. Après la bénédiction, M. l'abbé A.-D. Cormier, président du Comité de l'église-souvenir, prononça une éloquente allocution.

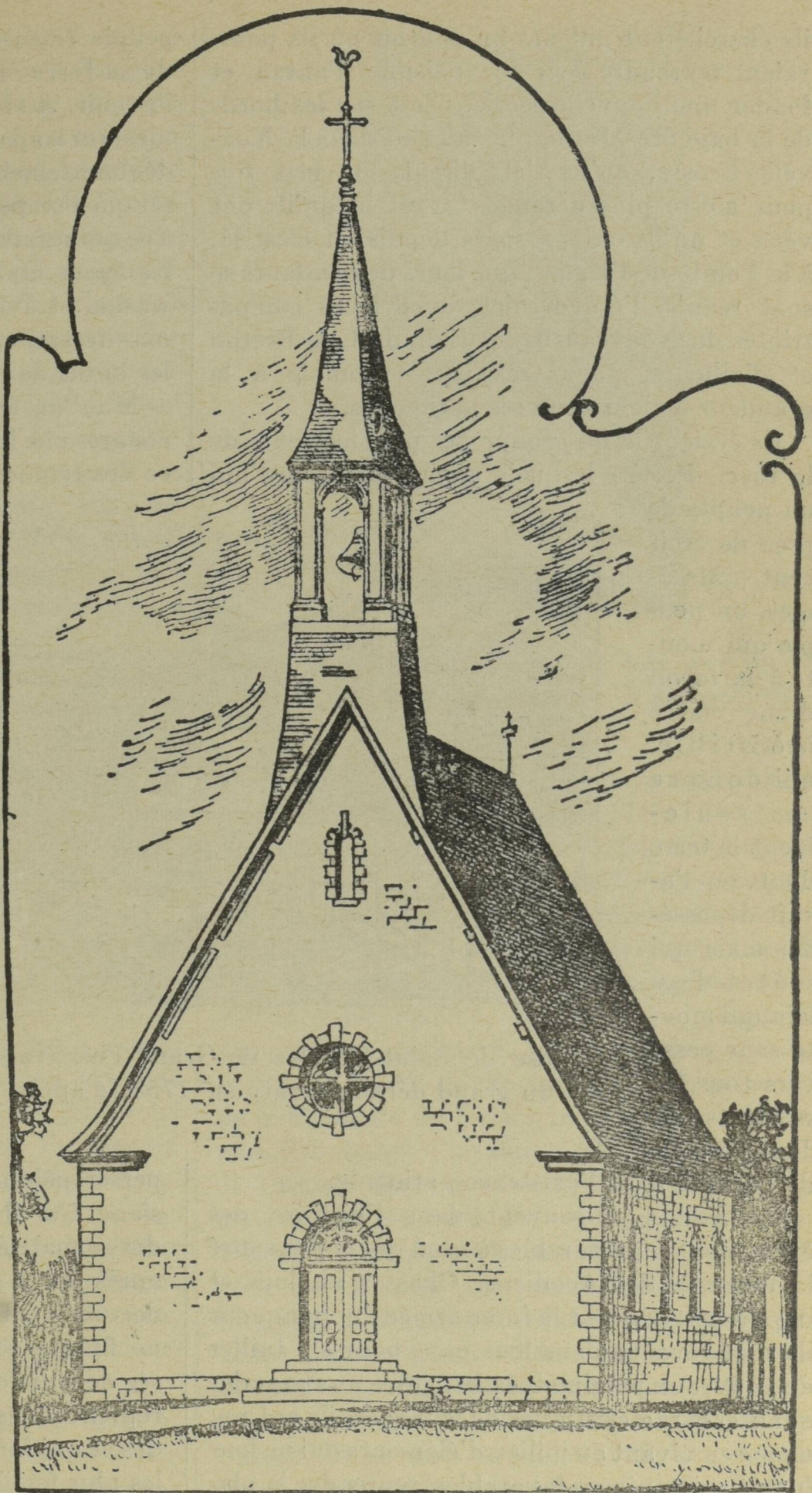
Dans le courant de l'après midi, des discours français et anglais furent prononcés par S. G. Mgr McCarthy, l'hon. D. Landry, président de la Société de l'Assomption ; Mgr Stanislas Doucet, V.G., curé de Grande-Anse, N.B. ; M. Comeau, représentant du *Dominion Atlantic* ; M. l'abbé A. Montbourquette, curé d'Arichat, C.-B. et plusieurs autres.

A l'occasion de ces fêtes, nos lecteurs aimeront sans doute à lire l'article que M. R. Cloutier publiait dans l'almanach de l'Action Sociale Catholique de 1922, au sujet du Congrès de Church - Point, article dans lequel l'auteur fait l'historique de la chapelle-souvenir de Grand-Pré.

“La Nouvelle-Écosse a été, au mois d'août dernier, le théâtre d'un vaste ralliement qui a marqué une phase nouvelle dans l'existence de nos frères les Acadiens. De toutes les parties des provinces maritimes, du Québec et même des états de l'union américaine, des centaines de descendants des déportés de jadis, se sont réunis sur le sol même qui fut autrefois le théâtre des malheurs de leurs ancêtres. Et dans un congrès qui restera à jamais mémorable, ils ont donné une manifestation éclatante de leur force comme race, en dépit des multiples vicissitudes auxquelles ils ont été en butte depuis l'établissement de la colonie acadienne sur les rives du bassin des Mines et dans la fertile vallée d'Annapolis. Cette survivance merveilleuse est un des plus frappants exemples d'un tel fait enregistré par l'histoire.

Arrachés de leurs foyers par un conquérant avide, dispersés brutalement sur des rivages hostiles, les bannis de 1755 n'en furent pas moins ceux qui jetèrent les premières fondations des groupements qui prospèrent aujourd'hui dans les Provinces Maritimes. Séparés les uns des autres après la dispersion, vivant au sein de populations antipathiques, ils ne perdirent jamais courage, et malgré les innombrables difficultés qui ne manquèrent pas de surgir sur leur route ils firent du retour dans leur patrie l'unique but de leur vie.

Mais quelle cruelle déception attendait les premiers exilés qui, au bout de plusieurs années de souffrance et de voyages périlleux, contemplèrent leur patrie du haut des collines qui surplombent Grand-Pré et les plaines qui l'entourent ! Leurs fermes, leurs maisons, toutes



L'ÉGLISE-SOUVENIR.— Plan de la petite église qu'on est à construire à Grand-Pré.

leurs anciennes possessions étaient passées entre les mains des étrangers oppresseurs.

Ce dernier revers ne devait pourtant pas achever de les démoraliser. Rebroussant chemin,

ils cherchèrent ailleurs un endroit où ils pourraient reprendre leur vie paisible d'antan, et fonder une nouvelle patrie. C'est sur les bords de la baie Ste-Marie, plus au sud dans la Nouvelle-Écosse, qu'ils s'établirent, et cette fois pour n'être plus dérangés. C'est là qu'ils ont vécu et qu'ils ont prospéré depuis, et c'est là, à la Pointe-de-l'Église, que leurs descendants se sont réunis, l'été dernier, avec leurs compatriotes du Nouveau-Brunswick, du Cap-Breton et d'ailleurs, pour travailler ensemble à la grandeur de leurs œuvres nationales.

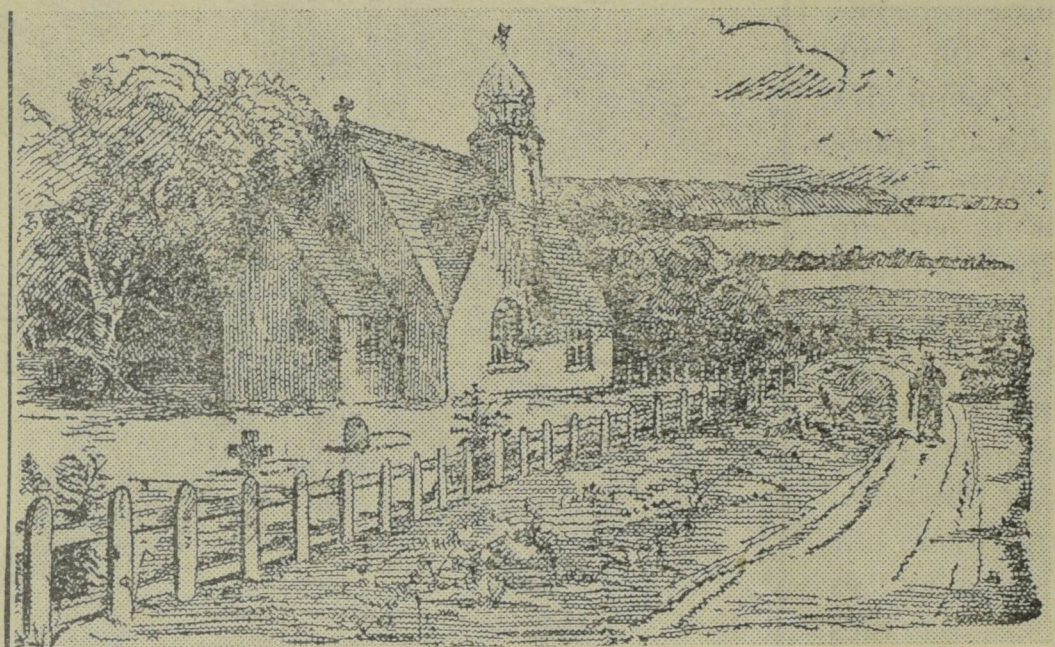
Ils étaient là un groupe des plus influents de la race, derrière lesquels se presse aujourd'hui un peuple de près de trois cent mille âmes, un peuple qui monte à la façon d'une marée irrésistible, qui couvre non seulement la terre dont on l'avait dépossédé, mais qui s'étend au loin, qui monte sans cesse vers tous les sommets où il est possible d'atteindre dans l'existence nationale.

On voit peu souvent dans l'histoire des événements comparables à ceux qui ont entouré la destinée des Acadiens. Chassés au loin et impuissants devant la force armée du vainqueur ils sont revenus dans leur pays pour s'y tailler de nouveaux patrimoines, et, grâce aux grandes qualités caractéristiques de leur race, ils ont pu, même en vivant au milieu d'éléments qui ne leur furent pas toujours favorables, reprendre la place à laquelle ils avaient plus que droit dans la vie économique, sociale et religieuse du pays. Est-il exagéré d'appeler une telle résurrection "le miracle acadien".

Le récent congrès de Church-Point est le huitième tenu par nos frères d'Acadie depuis quelques années. A chacune de ces réunions, le

peuple ressuscité prend davantage conscience de sa force et des perspectives que lui réserve l'avenir. A chacune de ces assises, il peut aussi mesurer les progrès accomplis depuis le dernier dénombrement. Est-il besoin de dire tout l'intérêt que l'on porte ici, dans la province de Québec, à ce qui se fait chez nos compatriotes de langue française établis de l'autre côté de la Madawaska, et avec quelle joie nous assistons à des manifestations comme celle d'août dernier, sur les bords de la baie Ste-Marie ?

Mais un événement qui a donné au dernier congrès une importance supérieure à l'importance des réunions qui l'ont précédé, a été la prise



L'église de Saint-Charles de Grand-Pré, avant sa destruction, lors du grand dérangement, en 1755 (d'après un vieux dessin).

de possession, par les arrière petits-fils des exilés de 1755, du site de l'ancien village de Grand-Pré. C'est là que se trouvait l'église dans laquelle les Acadiens furent enfermés sur les ordres du cruel Winslow, avant d'être embarqués dans les frégates qui devaient les dis-

perser pêle-mêle, de Boston jusqu'à la Louisiane. Car il faut dire que si un bon nombre des expatriés revinrent en Nouvelle-Écosse après le "grand dérangement" pour y fonder des établissements dont le nombre ne fit que s'accroître sous l'énergique poussée de leurs descendants, ils ne parvinrent pas à reprendre les fermes dont on les avait dépossédés et qui forment actuellement une des régions les plus fertiles de la province.

On peut donc dire aujourd'hui que les Acadiens sont revenus chez eux après cent soixante-six ans d'absence. Les quelques arpents de terrain sur lesquels s'élevait, avant la dispersion, le coquet petit village de Grand-Pré et qui furent le théâtre d'une des plus grandes tragédies des temps modernes ; l'endroit où les

malheureux Acadiens pleurèrent des larmes de sang dans l'adversité ; le sol qu'ils foulèrent et sur lequel ils s'agenouillèrent avant de partir pour l'exil, a été la première portion du patrimoine familial remise aux véritables héritiers.

Cette émouvante prise de possession fut accomplie par un groupe de congressistes, qui, sous la conduite de l'honorable D.-V. Landry, vinrent de la Pointe-de-l'Église à Grand-Pré après la clôture des séances, pour donner une sanction officielle à l'acceptation du don que la Compagnie de chemin de fer *Dominion Atlantic*, faisait du site historique à la Société de l'Assomption.

Les journaux ont relaté dans le temps les détails touchants de cette cérémonie : les pèlerins se jetant à genoux sur le terrain et entonnant l'*Ave Maris Stella*, puis les éloquentes paroles de l'honorable docteur Landry et de l'honorable P.-J. Veniot :

“ Au nom de la Société de l'Assomption, dit l'honorable Landry, au nom du peuple acadien, nous venons aujourd'hui prendre possession du site de l'église de Grand-Pré. Ce terrain nous est donné par la Compagnie du *Dominion Atlantic Ry*, à condition que nous élevions une chapelle commémorative à l'endroit où nos pères ont prié avant de partir pour l'exil.

“ La rafale qui, en 1755, les poussa vers des rives lointaines, ramène aujourd'hui leurs descendants sur ce sol sacré. Tournez vos regards vers cette croix de pierre qui se dresse là-bas. C'est là que se trouve le cimetière où reposent les restes de plusieurs de nos ancêtres, Puis voici le puits historique, et là un amas de pierres, l'emplacement de l'ancienne église depuis longtemps disparue. Tout nous parle ici de nos malheureux pères. Ce sol a été baigné de leur sang et de leurs larmes. Mais leurs mânes doivent tressaillir de joie dans leurs tombeaux, au moment où nous revenons enfin après une si longue absence ! ”

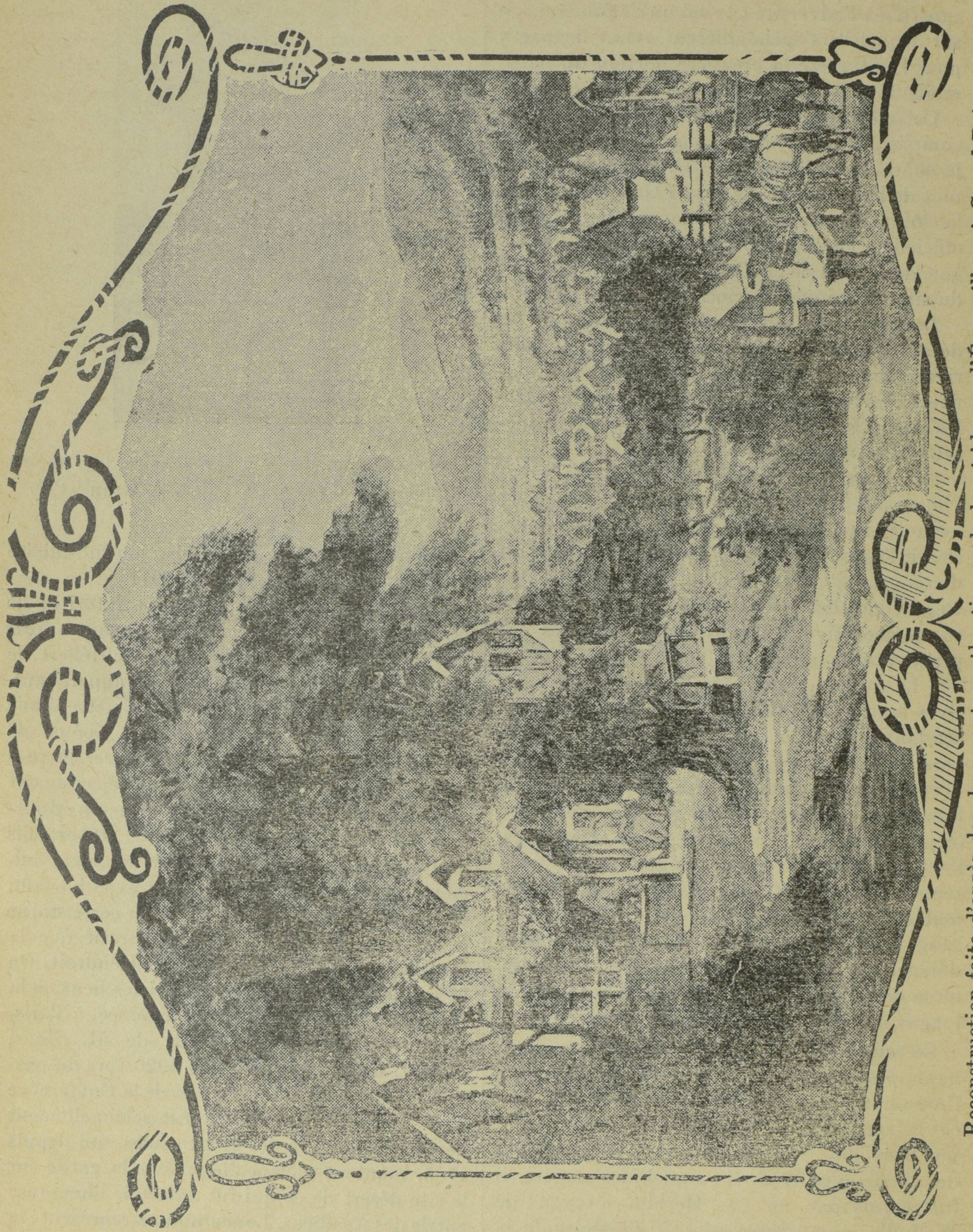
Le terrain historique de Grand-Pré, maintenant propriété de la Société acadienne de l'Assomption, qui doit prochainement commencer la construction d'une église-souvenir, a connu bien des vicissitudes depuis le départ des Acadiens en 1755. Il y a quelques années, il fut acquis par un M. Herbin, citoyen de Wolfville, qui s'intéressait à l'histoire de la région et qui voulait en faire un parc historique. N'ayant pu réussir dans ses projets, il le céda plus tard à la Compagnie du chemin de fer



Croix de pierre érigée sur le site de l'ancien cimetière de Saint-Charles, à Grand-Pré.

Dominion Atlantic, une organisation subsidiaire du *Pacifique Canadien* depuis 1911.

Au commencement de 1919, les autorités de ces compagnies de chemin de fer ayant appris que feu le célèbre sculpteur Philippe Hébert, de Montréal, avait, quelques années auparavant, fait de sa propre initiative une maquette d'une statue d'Évangéline, l'héroïne du poème de Longfellow, résolurent de s'en assurer la propriété. M. J.-M. Gibbon, chef du département de la Publicité du *Pacifique Canadien* à Montréal, fut chargé d'inviter M. Henri Hébert, fils de l'artiste disparu et sculpteur de talent lui-même, à se rendre à Grand-Pré avec lui, afin d'étudier le projet de faire exécuter cette statue pour en orner le parc commémoratif que la Compagnie songeait à créer en cet endroit. On fit les derniers arrangements sur les lieux, et la statue fut commencée la même année, à Paris, sous la direction personnelle de M. Henri Hébert. Et au mois de juillet 1920, lors du passage à Grand-Pré des membres de la Conférence de la Presse impériale, elle fut solennellement dévoilée à l'ombre des vieux saules, qui depuis 1755, montent mélancoliquement la garde sur le site désert de ce qui fut autrefois l'heureuse patrie des Acadiens. Le sculpteur a représenté la pose tragique d'Évangéline, debout, partant pour l'exil et jetant un dernier regard d'adieu vers le village où elle vécut les années paisibles



Reconstruction faite d'après des documents authentiques de la résidence d'Évangéline, à Grand-Pré.

de sa jeunesse. Son attitude est inspirée du passage du poète : "Pleurant le pays perdu".

Entre temps, c'est-à-dire en mai 1919, la Compagnie en était venue, avec les autorités de la Société de l'Assomption, à une entente par laquelle celle-ci acceptait le don du terrain, promettait de le conserver comme parc commémoratif et d'y faire ériger une église.

Cet édifice dont les plans sont faits et acceptés, sera commencé bientôt, et prochainement l'historique Grand-Pré sera doté d'une église catholique après en avoir été privé pendant plus de cent cinquante ans. C'est l'endroit tout indiqué pour le prochain congrès du peuple acadien ; et il n'y a pas de doute que pour ses prochaines assises, il choisira le site de Grand-Pré, devenu désormais pour lui un lieu de pèlerinage national.°

RAOUL CLOUTIER

DEUX FOURCHETTES

Deux juifs allemands, Lévy et Bloum, étaient invités à un grand dîner. Bloum s'aperçoit qu'il a deux fourchettes d'argent.

Bloum.— Lévy, regarde, j'ai deux fourchettes.

Lévy.— Que tu es heureux d'avoir deux fourchettes.

Bloum.— Je vais en mettre une dans ma poche.

Lévy.— Que tu es heureux Bloum de pouvoir mettre une fourchette dans ta poche.

Et tout le reste du repas, il cherchait ce que lui aussi pourrait bien prendre.

A la fin, ne trouvant rien, il se lève, et avec son bel accent allemand :

— Messieurs et mesdames, je vais vous montrer un chôli tour ! Vous voyez cette fourchette, je la mets dans la poche de mon habit, et je dis une ! deusse ! et elle passe dans la poche de mon ami Bloum.

— Bloum, mon ami, lui dit-il, en le déboustant, ouvrez votre habit pour montrer à la société.

— Bloum s'exécuta, et force lui fut de rendre la fourchette, dont il ne put nier que l'adresse de Lévy ne fût l'origine.

En sortant, Lévy lui dit :

— Vois-tu, Bloum, tu n'es pas malin, tu te caches pour prendre une fourchette et tu ne sais pas la garder ; moi, je la prends devant tout le monde et je la garde !

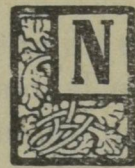
L'invention de Sissa

OU

LA LÉGENDE DU JEU DES ÉCHECS

I

LA VEILLE DU BRAHMINE



NOUS sommes à Bénarès, la ville sacrée des Indous. Ce n'est point un épisode contemporain que nous allons y voir ; un saut rétrospectif nous fait remonter au commencement du VI^e siècle avant Jésus-Christ, époque où nous entamons notre histoire.

Il est l'heure où la nuit descend sur la ville aux nombreuses pagodes. La lune se mire dans les eaux du Gange, et une brise agréable porte la fraîcheur aux différents quartiers de la cité. A l'angle intérieur d'une des habitations occupées par les prêtres-docteurs, l'un d'eux absorbé dans une méditation profonde, néglige même de prendre son repas, composé frugal de riz, de racines et d'herbes, qu'accompagne un vase d'eau pure et un peu de lait.

Faiblement éclairé par un éclat de bois résineux, dont la flamme brille au-dessus d'une fumée épaisse, il est assis sur une grande planche, les jambes croisées devant lui, son bonnet blanc tombé à terre, et sa tunique de peau de chevreuil affaissée et descendue sur ses reins. Il étudie avec une attention particulière une série de carrés qu'il a régulièrement tracés sur la partie de son siège restée vacante.

Les brahmines, à travers leurs diverses aptitudes, sont d'excellents calculateurs ; ils font de tête les opérations les plus difficiles... Celui-ci semble avoir besoin de toute son habileté dans la science des combinaisons, pour la solution du problème ardu qui fait l'objet de ses recherches.

De temps à autre, il pose et fait avancer ou reculer, sur ses carrés,— de deux nuances différentes.— des petits morceaux de bois grossièrement taillés et représentant des personnages, des éléphants, des tours, etc. Un des personnages porte une couronne sur sa tête, et tout le personnel qui l'entoure a l'air de se mouvoir dans le but de le protéger. C'est assez animé, quoique lent, et, si l'on mesure le degré d'attention qu'y apporte le brahmine rêveur, ce doit être quelque chose d'extraordinairement captivant.

Le fait est qu'il ne s'occupait plus de l'écoulement des heures. Il vivait tout entier dans son idée, à la poursuite de son rêve.

Tout à coup, après une méditation encore plus prolongée que les précédentes, le prêtre indien, levant son bras nu, se frappe le front :

“ Je l'ai trouvé ! s'écrie-t-il ; je l'ai trouvé ! ”

Et il se redresse, et il marche ; puis il se rassied pour recommencer son expérience et s'assurer qu'il a bien réussi.

Quand plusieurs épreuves successives lui ont donné la certitude qu'il a rencontré juste, la joie éclate en lui ; il se prosterne humblement, de sa barbe pointue effleure le sol, et rend à Brahma mille actions de grâces, mêlées de nouvelles prières :

“ Oh ! merci ! Dieu puissant ! Dieu créateur ! grand Père de tous les êtres !!! Merci d'avoir exaucé mes vœux, d'avoir rendu mes recherches fructueuses ! Je poursuivais un grand but ; tu m'as accordé la possibilité de l'atteindre. Il ne me faut plus maintenant qu'une chose, c'est que le roi qui va entendre parler de ma découverte, ait envie de la connaître. Oh ! si ce désir lui vient, je me rends auprès de lui, et, tout en lui développant les images de mon symbole, je lui fais entendre un langage qui, je l'espère, arrivera à son cœur, une morale qui dissipera le fol orgueil où son esprit s'égaré !... Oh Brahma ! ô grand Dieu ! merci !... grâces à toi !!!... ”

Après cette effusion sincère, le brahmine relève son front. Il tient pendant un moment son visage dans un calme inspiré, à travers lequel on voit clairement apparaître les doux reflets de la satisfaction intérieure.

Il va de nouveau porter ses regards sur les carrés de sa planche, sans doute pour entrer encore plus avant dans la pénétration du mystère que sa patience vient de briser, lorsqu'il est tiré de son étude par un léger bruit fait à son seuil de bambous... C'est un de ses confrères qui pénètre dans sa demeure.

Le nouveau venu salue en croisant les mains sur sa poitrine, et s'approche. Par l'accueil qu'il reçoit on dirait presque qu'il est attendu.

Il n'est pas longtemps à s'apercevoir de l'air de bonheur répandu sur la physionomie de son ami :

“ Un beau jour s'est levé pour vous aujourd'hui, frère, lui dit-il.

— A quel indice le voyez-vous ?

— A l'air de votre visage, sur lequel brille le soleil du contentement. Quelque chose d'agréable à dû vous arriver.

— En effet, je dois à Brahma une cure importante. J'ai trouvé le moyen de guérir une de mes peines les plus profondes.

— Une de vos peines ?... Des peines, à vous le plus saint et le plus savant de la tribu ?... O Sissa, dites-moi laquelle.

— Vous connaissez, ami, la composition de la cour de notre roi ?

— Exactement. Un des miens y est attaché.

— Vous savez quel cercle dangereux entoure la personne royale ?

— Oui ; des flatteurs, qui l'adulent...

— Des perfides, qui l'aveuglent. Puissant et capable, il est déjà assez charmé de son esprit et de son pouvoir. Si on ne l'arrête à temps, il s'enfoncera dans la mauvaise voie, et il ne sera possible à chacun de nous de le remettre dans la bonne.

— A la façon dont vous me dites ces mots, on dirait presque que vous y avez songé ?

— J'aime notre roi, et je veux le rendre digne de l'amour de ses sujets.

— Et vous en avez, dites-vous, découvert le moyen ?

— Oui, frère.

— Et quel est-il ?

— Vous voyez ces petits carrés ?

— Sur cette planche ?

— Oui. Eh bien ! ce sont des prédicateurs appelés à remettre dans la ligne droite l'esprit dévié de notre cher monarque.”

L'ami regarde le brahmine d'un air étonné :

“ S'il écoute de pareils moralistes, ce sera un roi bien docile !

— Cela vous surprend ?

— Un peu. Quoi ! c'est là le fruit de vos veilles si assidues ?

— Précisément.

— Et de quelle manière utiliserez-vous ces petits carrés ?

— En faisant marcher sur eux ces petits morceaux de bois, que j'ai grossièrement taillés, et parmi lesquels, ajoute-t-il en appuyant, se trouve un roi.

— Ah !... ”

Et l'interlocuteur en reste là de surprise.

“ C'est, reprend le brahmine Sissa, c'est tout un cours de morale pour lui, que ce jeu... Vou-

lez-vous vous asseoir ? Je vous invite à une partie.

— Mais j'ignore les règles que vous venez de créer. Par où m'y prendre ?

— Et l'inventeur, n'est-il pas là pour vous instruire ? Mathématicien comme vous l'êtes, ce jeu vous sourira, et vous l'aurez bien vite saisi. Unissons-nous dans une courte prière, et je commence la leçon."

Les deux brahmines s'accroupirent sur une natte, et, se tournant vers un grossier simulacre de Brahma recouvert d'une espèce de manteau rouge, ils chantèrent un hymne en l'honneur de ce dieu.

Aussitôt après, la partie ouvrit ses chances.

L'initié fut, en effet, vite au courant du jeu. Il put, par conséquent, en saisir la haute portée, et en approuver l'application sur l'esprit du monarque.

" C'est bien dit-il ; mais ce n'est pas tout. Cette leçon destinée au roi. . . Il faut qu'elle lui arrive.

— Un des vôtres approche la cour. Qu'il soit promptement instruit de ma découverte ; qu'il en parle à notre prince de façon à éveiller sa curiosité, et je me charge du reste.

— Sissa, vous êtes un sage ; le plan est bon. Mon parent d'Agra va être mis au courant de vos idées, et, s'il ne réussit à exciter les désirs du roi, je m'étonnerai fort.

— Bien, frère ! merci ! Songez, du reste, qu'il y va, non de ma satisfaction personnelle, mais du bonheur d'un peuple.

— Je me retire et vais tout mettre en marche.

— Que Brahma nous protège ! "

Et les deux prêtres se séparent, l'ami visiteur retournant chez lui, et Sissa se replongeant encore, non plus dans ses calculs, mais dans sa joie.

Comme la lueur répandue dans sa chambre diminuait, la tige résineuse tirant à sa fin, il songea à prendre du repos. Il vit, à côté de lui son riz et ses racines auxquels ils n'avait pas touché.

" Bon ! dit-il, ce sera tout prêt pour demain. . . j'aurai meilleur appétit pour le manger."

Et il s'agenouilla.

" Ma veille a été bonne, reprit-il après avoir prié ; couchons-vous ! "

Alors il déroula la natte sur laquelle il s'était assis avec son ami, s'y étendit sans grandes précautions, se fit une couverture de deux peaux

de chevreuil et de daim, éteignit sa torche, et, tout en murmurant un supplément de prière, s'endormit.

Toutes les fois que l'on se couche content de soi, combien le repos est plus calme et plus doux ! Aussi jamais Sissa n'avait-il dormi d'un sommeil aussi délicieux que celui qu'il goûtait après les longues fatigues de sa découverte.

II

L'ENTREVUE A LA COUR

Le parent que l'ami de Sissa fit agir s'acquitta si bien de sa mission qu'au bout de peu de temps le résultat espéré fut obtenu.

Un beau matin, juste au moment où Sissa terminait ses ablutions et ses prières, il est visité par une escorte qui vient se mettre à ses ordres, avec chameaux, palanquins, éléphants, etc... en un mot tout le confortable nécessaire pour un voyage. . .

Il était mandé à la cour, et le roi Sirham l'envoyait quérir comme il convient à un prince vis-à-vis d'un invité de haute distinction.

L'austère brahmine eût peut-être préféré faire la route à pied, en guise de pèlerinage ; mais le roi ne voulait pas attendre. . . Sissa dut se laisser transporter.

Après une marche assez longue, il arrive heureusement dans Agra, capitale où résidait alors Sirham. Ce dernier, impatient, demandait l'introduction immédiate du sage. . . Le sage, qui ne désirait pas mieux, obéit.

Salutations, prosternations et autres préambules se font selon les usages du pays et du temps. Ensuite, le pieux voyageur s'approche du roi, qui lui dit :

" Sage Sissa, j'ai entendu parler d'une curieuse découverte qui t'est due. J'ai le plus vif désir de la connaître. Tu logeras dans mon palais ; tu mangeras à ma table, et tous mes loisirs, nous les emploierons à l'étude de ton jeu, que l'on cite comme un des plus intéressants qu'on ait imaginés jusqu'ici.

— Sire, répond le brahmine en s'inclinant et croisant les mains sur sa poitrine, je suis le serviteur de Votre Majesté ; disposez de moi.

— Je connais ton zèle et l'utiliserai. Pour l'instant, tu dois avoir besoin de repos. Va visiter ton appartement ; aussitôt que je pourrai t'entendre, je te ferai prévenir.

Sissa salue. On le conduit dans des pièces splendides où il se repose, en attendant l'appel du roi.

Le signal est bientôt donné, Sirham et Sissa se rejoignent et se rendent dans une pièce retirée. Le roi et le brahmine sont en présence.

“ Ingénieux inventeur, je suis prêt pour ta leçon.

— Elle va commencer, sire.”

Un des suivants du brahmine se tenait derrière lui, avec un grand ais sous le bras.

“ Pose cela à terre ! ” lui dit le prêtre.

Et le suivant pose l'objet aux pieds du roi de l'Inde.

“ Qu'est cela ? demanda Sirham.

— Le terrain de notre jeu.

— Quoi ! Cette vieille planche ?

— Sire, c'est sur cette vieille feuille de bois que s'est faite mon étude ; c'est sur cette vieille feuille de bois que je la répéterai, pour vous en communiquer le fruit. Plus tard, quand vous saurez jouer, vous pourrez avoir à sa place un meuble le luxe, en cèdre, en marbre, en cristal ou en or ; mais j'ai voulu que la planche qui m'a inspiré fut celle qui vous apprît le jeu.

— D'un sage on n'entend que des paroles saines. C'est bien, Sissa ; commençons.

— Sire, reprend le brahmine en lui montrant son vieil ais, veuillez vous y asseoir, et permettez que je m'y assoie également.”

L'instant d'après, les deux joueurs étaient accroupis, en face l'un de l'autre, sur le siège très oriental mais peu moelleux du prêtre. Séparés seulement par les petits carrés tracés par Sissa, carrés sur lesquels ils tiennent le front penché et les yeux presque immobiles, ils calculent et combinent profondément. Sirham, attentif aux leçons de son professeur, retient sans hésiter les règles que celui-ci lui explique ; il fait même déjà marcher les personnages de bois sur l'échiquier primitif . . .

“ Remarquez bien, sire, lui dit à un moment donné le brahmine, qui voulait mettre à profit l'attention du monarque, remarquez bien le rôle de chaque pièce. Celui du roi, surtout, est des plus importants. Surveillez-le ; défendez-le. De sa conservation ou de sa perte dépend tout à fait le sort de la partie . . . En effet, que deviendrait le royaume ou l'empire dont le souverain tomberait au pouvoir de ses ennemis. Seulement, ce roi ne peut pas être pris tant qu'il lui reste un moyen de parer les coups acharnés

qu'on lui porte . . . Ce qui prouve, sire, qu'il est bon et sage à un prince de s'entourer d'amis sincères et dévoués, auxquels il fasse du bien, pour qu'à l'occasion ils sachent le défendre. Il est d'autant plus facile à notre roi de conserver sa position, qu'autour de lui, dans cette guerre, ne se trame aucune surprise, du moins aucune trahison, et qu'une espèce de cri d'alarme vient toujours l'avertir du danger qu'il court : *Schah ! schah ! !* crie-t-on au roi qui marche mal ; et par là on l'oblige à changer de direction . . . Salutaires avertissements dont il **serait** privé, s'il n'avait affaire qu'à des courtisans. Mais, à la fin, comme la lutte ne peut pas s'éterniser, si, négligeant les avis qu'il a reçus, et dédaignant l'aide qu'il pouvait recevoir, il s'est engagé dans la fausse route, alors il lui est impossible de tenir bon ; ses ennemis s'emparent de lui, et, par cette prise du roi, la partie est décidée : *Schah mat ! schah mat ! ! !* crie-t-on de nouveau. C'est le vainqueur qui célèbre dans ces mots sa victoire. Vous comprendrez, sire, l'importance du jeu du roi dans cette partie, et vous voyez tous les éléments dont il se compose : amis dévoués, bons conseils, route éclairée, avis de danger, et secours dans les cas difficiles . . . C'est un vrai trésor pour lui, sire, que d'avoir, au lieu de fourbes et de flatteurs, des sujets zélés et fidèles ; car, sans eux, où trouverait-il les soutiens et les défenseurs dont il peut avoir besoin pour le consolider sur son trône ? ”

Pendant cette allocution, le roi de l'Inde avait regardé plusieurs fois le brahmine. Ses idées semblaient en mouvement ; elles rendirent même leur impulsion perceptible par un plissement de son front et un froncement de ses sourcils . . . On voyait comme germer et éclore en lui les grandes leçons que l'habile joueur savait mélanger avec les préceptes de son attrayante découverte.

“ Sissa, reprend le prince avec lenteur et fermeté, la pensée qui a présidé à l'invention de ton jeu est une grande pensée, et, par les succès de ton élève, tu dois voir que Sirham est digne de le comprendre. Je te remercie . . . et sans t'en dire davantage, tu dois deviner sur quoi portent mes remerciements.

— Sire . . . répond Sissa confus et en inclinant la tête.

— Il n'y a point de confusion à avoir, interromp Sirham ; ta mission était noble autant

que spirituelle, et tu l'as bien remplie... Sissa, que veux-tu pour ta récompense ?”

Le brahmine n'était point ambitieux. Il ne réfléchit qu'un instant, et, voulant compléter sa grande leçon par une petite leçon accessoire :

“ Sire, répond-il, un don immense... des grains de blé.

— Quoi ! des grains de blé, pour remerciement d'un pareil service ?

— Oui, sire ; et je vais même vous donner le moyen d'en entrevoir le nombre.

— Voyons jusqu'où va aller ce grand cadeau.

— Avez-vous compté les carrés tracés sur ma planche ?

— Si j'ai bonne mémoire, il y en a 64.

— Eh bien ! sire, ce nombre va déterminer celui de grains que je vous demande.

— Comment ! 64 grains ?

— Non, non ; un peu plus, sire. Nous doublerons toujours d'un carré à un autre. Ainsi : pour le 1^{er} carré, nous mettrons un grain ; pour le 2^e, 2, le double de 1 ; pour le 3^e, 4, le double de 2 ; pour le 4^e, 8, le double de 4, — et de cette façon jusqu'au 64^e. . . et vous me donnerez le total de tous ces nombres.

— Tu veux rire ! Sissa, reprend le roi.

— Je ne demande pourtant que cela à Votre Majesté.

— Sérieusement ?

— Très sérieusement. Voulez-vous sire, que nous essayions ?

— Volontiers.”

La planche est aussitôt remise à terre, et les deux joueurs sont déjà assis à chacune de ses extrémités.

Le roi fait un signe. Un esclave s'avance.

“ Apporte-nous un petit sac de blé ”, lui dit Sirham.

En un clin d'œil le *petit* sac de blé est apporté. Sissa le dénoue

“ Nous en aurons de reste, dit le roi.

— Nous allons voir ! ” dit le brahmine.

Il y plonge l'extrémité des doigts, et en retire un grain.

— Voyez, sire, je mets un grain sur le premier carré.

— Bien ”, répond Sirham avec un sourire approbatif.

Sissa plonge de nouveau les doigts dans le sac, d'où il retire deux grains.

“ Voyez, sire, je double et mets deux grains sur le deuxième carré.

— Très bien ! ” continue le roi, toujours en souriant.

Et le même exercice se répète successivement pour les carrés qui suivent.

L'essai marche assez facilement jusqu'au quatrième ou cinquième ; mais le sixième c'était déjà 32 grains ; le septième en demanda 64, et le huitième 128. . . Cela devenait long.

“ J'ai affaire tout à l'heure, dit le roi. Sissa, tu es libre de rentrer chez toi. Ce soir je continuerai, et demain je te ferai porter ta provision. Te faudra-t-il une caravane, ou un navire, pour la transporter ?

— Nous verrons, sire !

Et Sissa attendit patiemment le résultat de son expiègle expérience.

Le soir, le roi voulut continuer ; mais il n'eut ni la patience ni le temps d'aller jusqu'au bout.

Il appelle un de ses secrétaires, et le charge de terminer le calcul.

Le lendemain, le secrétaire, suivi des trésoriers, vient de bonne heure soumettre la réponse au roi :

“ Sire, disent-ils dès qu'ils sont entrés, la demande du sage est une demande folle. . . elle est impossible à remplir.

— Pourquoi ?

— Tous les greniers de l'État n'y suffiraient pas.”

Le roi les regarde, étonné.

“ Je crois qu'ils ont raison, sire ”, reprend une voix partie d'un autre côté.

Le roi se retourne.

C'était le brahmine, qui, lui aussi, curieux et matinal, venait d'arriver par une porte privée.

“ Toutes mes provisions, dites-vous, ne pourraient suffire ? . . .

— Sire, avez-vous dans votre royaume 16,384 villes ?

— Non.

— Chacune de ces villes pourrait-elle contenir 1,024 greniers ?

— Non.

— Dans chacun de ces greniers pourrait-il y avoir 174,762 mesures ?

— Non.

— Et dans chacune de ces mesures 32,768 grains ?

— Non ! non !! non !!!

— Et bien ! sire, c'est cependant le produit de tous ces nombres multipliés les uns par les au-

tres qui égale la somme de grains de blés demandés par les 64 carrés de ma planche !

— Bien vrai ? demande le prince interdit.

— Bien vrai, répond tranquillement le prêtre.

— Sissa, s'écrie le monarque, Brahma a visité ton esprit ; tu es sage et habile. Ta seconde leçon vaut la première. . . Je saurai désormais qu'un roi ne doit jamais promettre rien inconsidérément. . . Sissa, reste à ma cour ; tu seras mon conseil."

Sissa accepta, et le brahmine devint en effet le conseiller le plus fidèle de Sirham, roi de l'Inde.

III

COMPLÉMENT DE LA LÉGENDE

Après avoir raconté la légende du Jeu des *Echecs*, il est bon de donner, sur ce jeu, quelques détails complémentaires, et même indispensables. Deux ou trois lignes d'érudition ne seront pas de trop après notre récit.

ÉCHECS vient de l'italien *scacchi*, formé du persan *schah*, qui veut dire *roi*. *Schah-mat*, dont nous avons conservé la moitié dans *échec et mat*, signifie *roi vaincu*. C'est l'exclamation invariable du gagnant de la partie.

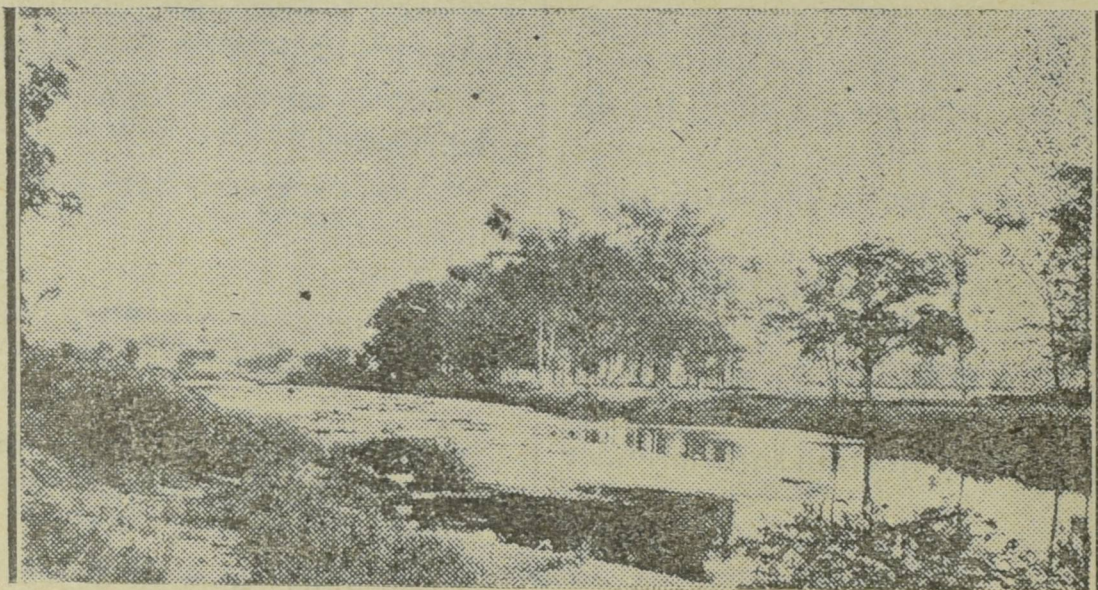
Les Grecs nommaient ce jeu *zatrion* ; les Romains lui avaient donné le nom de *latrunculi* ; les Chinois l'appellent encore le jeu de l'éléphant et du *ki* ; les Indiens d'à présent le désignent

sous le nom de *chadringa* ; les Arabes, sous celui de *schah-trenj* ; et les Persans, de *chatrang* (où le *schah* primitif se retrouve).

Certains savants, remontant au siège de Troie, ont attribué l'invention des Échecs à Palamède. Ils font erreur. Voici la route que ce jeu a parcourue. C'est dans l'Inde, nous l'avons vu, qu'il a pris naissance ; de l'Inde il a pénétré, d'un côté dans la Chine, de l'autre dans la Perse ; des Persans, il a passé aux Grecs ; des Grecs aux Romains ; ensuite il est allé en Afrique ; de là en Espagne ; puis, enfin, dans le reste de l'Europe.

Plusieurs grands personnages se sont distingués par leur amour pour cette occupation : Tamerlan, Henri IV, Gustave-Adolphe, Charles XII, Napoléon avaient une véritable passion pour les Échecs. Charlemagne en possédait un jeu en ivoire. Louis XIII, désirant y jouer en voiture, avait pour échiquier un coussin en étoffe, dans lequel s'enfonçaient des échecs terminés par des aiguilles. L'échiquier de don Juan d'Autriche était une chambre entière, pavée de carrés de marbre blancs et noirs, sur lesquels des hommes costumés se mouvaient selon les règles du jeu. Les Échecs des anciens étaient ordinairement de verre. On prétend que l'introduction de ce jeu en Italie date de l'époque de la première croisade.

L'Ami des Enfants.]



PAYSAGE.

Voisinage d'Arthabaska.

UN CENTENAIRE

Rosa Bonheur

L'année 1922 nous a amené le centenaire de naissance de Rosa Bonheur.

Nos lecteurs auront plaisir et profit à connaître en détail la vie et l'œuvre de cette grande artiste qui est sans contredit, le premier peintre animalier de notre temps.

I. LA FAMILLE — L'ENFANCE.

Rosalie Bonheur naquit à Bordeaux, le 16 mars 1822, et fut baptisée dans l'église Saint-Seurin. Le logement habité par la famille Bonheur, 29, rue Saint-Jacques-Saint-Seurin, n'était rien moins que luxueux. La maison, très basse, en façade sur cette rue, avait une faible profondeur. Sur la rue Paulin, un "appent", suivant l'expression bordelaise, comme on en construisait à la fin du XVIII^e siècle, garantissait des rayons du soleil ou de la pluie l'entrée d'une boutique de fruiterie. En arrière de la boutique, trois petites chambres blanchies à la chaux avaient vue sur la rue Saint-Jean-Saint-Seurin. Elles donnaient asile au jeune ménage ainsi qu'au *pépé* et à la *mémé* (1).

La vie était naturellement des plus simples et des plus modestes. On avait quelques amis, entre autres deux familles espagnoles, nommées Figuera et Silvela, ainsi qu'un grand poète. Espagnol aussi, le célèbre Moratin. Après toute une semaine passée en leçons de dessin dans une pension de jeunes gens espagnols et américains que les Silvela dirigeaient, on allait, le dimanche, se promener dans les environs au Bouscat, à Cadujac, quelquefois à Lormont. Là, Raymond Bonheur faisait des petits tableaux et des dessins qu'il vendait avec peine, quoiqu'il eût une certaine notoriété.

Rosalie, âgée seulement de quatre ans, était enchantée. Très turbulente, elle ne se tenait tranquille qu'à la condition de regarder travailler son père ou d'avoir un crayon à la main et du papier devant elle. Alors elle crayonnait sans répit tout ce qu'elle voyait, et ce qu'elle faisait était, paraît-il, assez bien réussi pour révéler déjà un goût prononcé pour le dessin.

(1) Expressions bordelaises qui signifient grand-père et grand'mère.

Moratin, dont nous parlions tout à l'heure, avait chanté en vers magnifiques l'invasion française en Espagne, et, pour cette cause, avait été exilé après 1815 par son gouvernement. Il s'était réfugié à Bordeaux. Les poètes et les artistes — ces poètes du pinceau — étant faits pour s'entendre, Moratin fut bientôt l'ami de la famille Bonheur. Le premier, il prit un vif intérêt aux croquis de la bambine Rosalie, qu'il appelait sa "Boule ronde". Il jouait volontiers avec elle comme un enfant, mais que de fois il interrompait ses jeux pour la regarder "crayonner" !

Malheureusement, tout à une fin dans la vie, même les meilleures choses. En 1828, les Silvela, qui voyaient leurs affaires périliter, partirent pour Paris, engageant fortement Raymond Bonheur à en faire autant. Après beaucoup d'hésitation et beaucoup plus de larmes aussi, il partit seul d'abord, attendant d'être en mesure de faire venir sa famille. Il réussit bientôt à trouver des travaux. Geoffroy Saint-Hilaire, entre autres, lui confia l'exécution des planches pour sa célèbre histoire naturelle, de sorte que, l'année suivante, Mme Bonheur et ses enfants purent partir pour Paris.

Pendant la séparation, Rosalie dessinait toujours avec ardeur, et le 28 juillet 1828, Mme Bonheur écrivait à son mari.

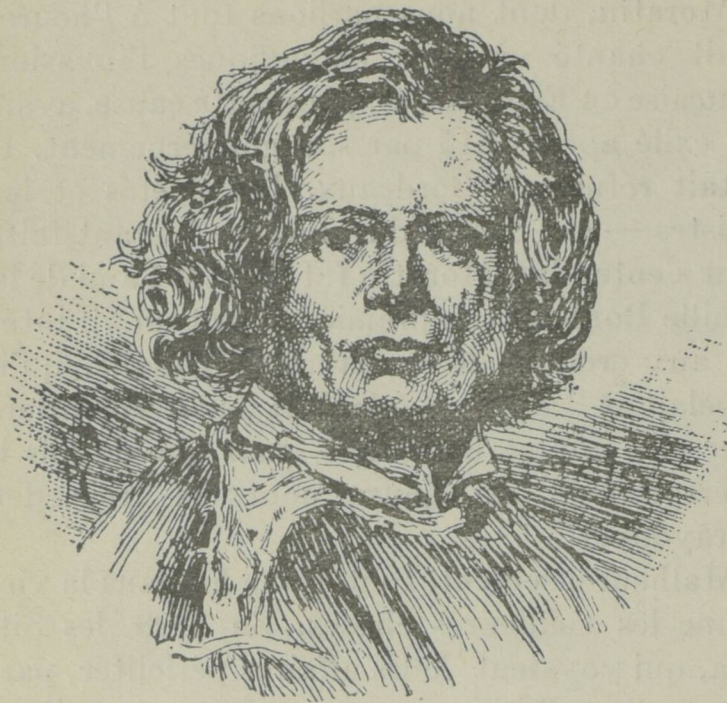
"... Elle t'a fait un paysage que je t'envoie ainsi que sa première dent de lait qui est tombée. Remercie-la de son cadeau et écris-lui, car cela l'enchantera..."

Huit jours après, autre lettre ; Rosalie ne se contente plus de "crayonner", elle veut "peinturlurer". La mère l'écrit au père :

"... Rosalie a bien souffert de la coqueluche. Elle reprend beaucoup et elle se propose de te faire un tableau..."

Enfin, le grand jour est arrivé, et cette famille si unie, si malheureuse d'être éloignée de son chef tant aimé, quitte Bordeaux pour n'y plus revenir jamais. Elle s'installe d'abord dans une maison de la rue Saint-Antoine, au-dessus d'un établissement de bains qui existe encore. Seule Rosalie n'est pas satisfaite de son changement d'existence. Elle regrette le soleil de Bordeaux et le "bon pain salé qu'elle aimait tant".

"Que de doux souvenirs, dit-elle, j'ai gardés de cet heureux temps où j'avais le droit d'aller partout sans empêchement ! Un jour, je m'aven-



ROSA BONHEUR

turai si loin de chez nous, qu'un voisin me trouva sur la place des Quinconces, et me ramena à la maison, où tout le monde était dans la désolation. A la campagne, on me perdait dans les bois où je courais après les animaux. J'étais indisciplinable. Je refusais formellement d'apprendre à lire, mais ne n'avais pas quatre ans que je me sentais déjà une véritable passion pour le dessin, et je barbouillais les murs blancs, aussi haut que je pouvais atteindre, de mes informes ébauches. Ce qui m'amusait beaucoup c'était de découper des sujets en papier, toujours les mêmes, du reste ; je me faisais d'abord de longs rubans, puis, avec mes ciseaux, je découpais en premier lieu le berger, ensuite un chien, ensuite la vache, ensuite le mouton, ensuite l'arbre, invariablement dans le même ordre.

Dans la maison habitait un nommé Antin, vieux janséniste, qui tenait une école de garçons. Rosalie, avec sa mine éveillée, ses manières un peu brusques, mais sans méchanceté lui plut comme elle avait plu à Moratin ; il proposa au père et à la mère de la prendre. On accepta, et la voilà au milieu d'une classe de garçons avec ses frères.

“ J'entrai dans la classe des petits garçons, dit-elle dans ses *Mémoires*, avec mes frères Auguste et Isidore. Je n'étais pas intimidée, de n'avoir pour camarades que des garçons. Quand nous allions jouer dans le jardin de la place Royale, j'étais le boute-en-train des jeux, et je n'hésitais pas, au besoin, à faire le coup de poing.”

Peu de temps après, la révolution de Juillet 1830 éclatait, et, comme on sait, la bataille dans le quartier Saint-Antoine fut des plus meurtrières. Rosa Bonheur conserva toujours une impression de terreur indicible de ces tristes journées ; même dans un âge avancé elle n'en pouvait parler sans frissonner. C'est peu après cette époque que sa sœur Juliette vint au monde.

Rosalie fit la connaissance d'une petite fille de son âge, Nathalie Micas, qui resta jusqu'à sa mort, survenue en 1889, une amie fidèle et dévouée. Elles finirent par vivre ensemble de très longues années, en vraies sœurs ; la mort seule devait les séparer.

Aux alentours de la place Royale, on voisina beaucoup ; le quartier du Marais était surtout, à cette époque, une petite province dans Paris. D'autres familles se lièrent avec les Bonheur, quoiqu'ils ne fussent pas riches, mais ils étaient si bons, si laborieux, si honnêtes, qu'ils s'attiraient toutes les sympathies, et c'était à qui s'emploierait à leur faciliter l'existence.

Cependant, la vie se faisait de plus en plus difficile, malgré les relations et les protections ; les leçons devenaient rares, et, pour combler la mesure, l'épidémie de choléra de 1832, si effroyable, faisait fuir la capitale. Mme Bonheur voulut prendre part à la lutte afin d'aider son mari. Bonne musicienne, elle donna quelques leçons de piano qui, bientôt, cessèrent comme les leçons de dessin. Elle chercha alors des travaux d'aiguille, veillant la nuit pendant que les petits dormaient et que le père faisait des dessins dont il avait peine à se débarrasser.

Or, il arriva ce qui n'arrive que trop souvent, hélas ! en pareil cas, Mme Bonheur finit par succomber à sa trop lourde tâche. En 1833, elle rendait le dernier soupir, après avoir reçu les secours de la religion.

Voilà donc le pauvre père seul avec quatre enfants ; mais c'était un homme d'une rare énergie. Il ne se laissa pas abattre malgré sa profonde douleur, et se mit au travail avec plus d'acharnement que jamais. Afin d'être plus libre, il mit ses enfants chez une brave femme qu'il connaissait depuis longtemps, et qu'on appelait familièrement la mère Catherine.

Le premier soin de la mère Catherine fut d'envoyer Rosalie à l'école ainsi que ses frères, gardant chez elle la petite Juliette. Pour les garçons, cela marcha tout seul, mais il n'en fut pas

de même pour la fille. A celle-ci, il fallait le grand air, le soleil, les bois, les champs, l'espace libre. Pendant que la bonne femme la croyait à l'école des Sœurs de Chaillot, qui était tout près de sa demeure(2), Rosalie courait dans le bois de Boulogne, ayant plutôt l'air d'un écolier en rupture d'école. Avec ses cheveux courts, sa figure toute ronde aux traits éveillés, ses allures brusques, sa blouse serrée à la taille par une ceinture de cuir, son pantalon court, on eût dit un lapin trottinant dans les fourrés. Elle s'arrêtait pour faire des bouquets de boutons d'or et de marguerites, s'attardant à entendre chanter la fauvette et siffler le merle, et regarder avec une admiration inlassable les rayons du soleil filtrant comme des fils d'or à travers les ramures. C'est au bois de Boulogne qu'elle entendit, pour ainsi dire, la voix du génie qui, à sa naissance, l'avait dotée de la palette de Paul Potter, car si Rosa Bonheur est la fille de Raymond, artiste, n'est-elle pas aussi la fille du grand peintre flamand ?

Faisant l'école buissonnière dans la nature du bon Dieu, couchée sur le bord des chemins, elle dessinait sur le sable avec une baguette arrachée à quelque arbrisseau tout ce qui frappait ses regards ou ce que lui faisait entrevoir son imagination : chaumières, moulins, horizons inconnus, troupeaux fantastiques — ceux-là surtout. Les promeneurs la regardaient, et la plupart s'émerveillaient de ses dessins éphémères. L'enfant s'en apercevait bien, et quand quelqu'un lui disait :

— Mais qui donc t'apprend si bien à dessiner, petite ? Sais-tu que c'est très joli ce que tu fais là ?

Elle relevait la tête et répondait fièrement :

— C'est papa qui me donne des leçons.

Souvent aussi les Champs-Élysées l'attiraient, restant des heures entières à regarder piaffer les chevaux, rouler les équipages qui allaient à Longchamps, et courir les chiens.

Lorsque le temps était trop mauvais et quoique la pluie ne lui fit pas peur, elle se

décidait à entrer à l'école, mais, aussi rebelle à l'écriture qu'à la lecture, ses cahiers, au lieu de pages en rondes ou en déliés, contenaient le plus souvent des multitudes de figurines d'animaux, d'exquisses de toute sorte souvent fort pittoresques. Sa mère lui avait donné les premières leçons, lui apprenant à lire dans les Saintes Ecritures, lui enseignant en même temps l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Elle écoutait respectueusement les leçons, car elle adorait sa mère, mais sitôt libre, elle reprenait son crayon ou regardait travailler son père.

Cependant, comme elle devenait tous les jours plus indisciplinée, Raymond Bonheur l'avait fait admettre comme pensionnaire à demeure dans une pension de demoiselles, tenue par Mme Gilbert, où il donnait des leçons de dessin. Cela n'en marcha pas mieux.

— J'y devins, dit-elle, une cause de désordre.

Rosalie, à peine entrée, s'était mise à la tête d'une troupe de bambines comme elle, qui n'eurent rien de plus pressé que de saccager les fleurs du jardin de la maîtresse. Malheureusement aussi, les pensionnaires appartenaient toutes à des familles de bourgeois aisés, et l'air presque misérable de Rosalie lui attirait des humiliations dont elle eut fort à souffrir. Dès lors, elle prit ses petites camarades en grippe. Sa mauvaise robe d'indienne, son gobelet d'étain et son couvert en fer la faisaient considérer comme une petite fille élevée par charité, et on ne manquait pas de le lui faire sentir.

Dès lors, son caractère s'assombrit ; pleurant aujourd'hui à chaudes larmes, le lendemain irascible, violente même, elle finit par mécontenter tellement ses maîtresses, que son père fut mis dans l'obligation de la retirer. Du reste, elle n'apprenait à peu près rien et savait rarement ses leçons. Cependant, elle remporta une fois un premier prix, celui du dessin, et ce fut tout.

Il fallait pourtant lui faire apprendre un métier qui pût la mettre à même, un jour, le cas échéant, de gagner sa vie. M. Bonheur la mit en apprentissage chez une couturière, Mme Ganiford.

Ce fut encore bien pis. Elle manifesta une horreur invincible pour la couture. M. Ganiford fabriquait des capsules fulminantes pour les fusils de chasse.

— Je tournais la roue, dit-elle, et cela m'allait bien mieux que de faire des points et des ourlets.

(2) La mère Catherine demeurait dans les Champs-Élysées, qui n'étaient point alors la merveille qu'ils sont aujourd'hui. C'était un lieu retiré, presque un désert, fréquenté surtout par des marchands de chevaux et les carrossiers, les riches propriétaires qui allaient voir les chevaux à vendre, trotter et galoper, mais où on n'aimait guère à s'égarer après 9 heures du soir.

Et, au bout de huit jours, pas davantage, il fallut la retirer. Rentrée chez son père, elle se remit de plus belle à dessiner. Ce fut pour le père une révélation. Au lieu de gronder sa fille, il la garda avec lui, et, pressentant peut-être l'avenir qui lui était réservé, il lui donna de sérieuses leçons de dessin.

Rosalie fut alors dans son véritable élément, si bien que l'élève ne tarda guère à égaler, sinon à dépasser le professeur.

En attendant, des amis, M. et Mme Bisson, peintres héraldiques, mais qui coloriaient aussi des planches au patron quand le blason n'allait pas, donnèrent à la future artiste des dessins faciles à "peinturlurer," vues kaléidoscopiques, ornements, etc. Elle s'en acquittait si bien qu'on ne voulut pas la faire travailler pour rien, et c'est ainsi qu'elle gagna, tout jeune, son premier argent.

II.— SES ÉTUDES HISTORIQUES. — PREMIERS SUCCÈS.—LA RENOMMÉE.

Vers 1838, Raymond Bonheur, qui avait la manie des déménagements, vint demeurer au numéro 29 du faubourg du Roule. C'est dans ce quartier, alors si éloigné, que Rosa, qui avait seize ans, connut Saint-Germain-le-Duc, l'ami de Balzac, Feuillet de Conches et les Czartorisky, alors exilés. La princesse Adam, dont l'hôtel était voisin, venait parfois passer l'après-midi dans l'atelier, où elles faisait d'admirables broderies, qu'elle vendait au profit des pauvres Polonais réfugiés. De son côté, Rosa allait donner des leçons de dessin à la jeune princesse Ida, mais les deux jeunes filles ne faisaient que s'amuser en glissant sur le parquet ciré de la grande galerie de l'hôtel.

Lorsque Rosalie eut fait sa première Communion, acte qu'elle accomplit avec ferveur, se souvenant toujours des leçons de sa mère, son père, qui ne voyait plus grand'chose à lui apprendre, tant ses progrès avaient été rapides, la fit admettre au Louvre pour copier les grands maîtres, Rubens, Raphaël, Poussin, Ruysdaël, Karel du Jardin, Paul Potter. Elle s'y fit tout de suite remarquer par son assiduité, son labeur incessant et sa grande aptitude.

Rosa Bonheur ne se contenta pas seulement de copier les maîtres, quoique ses copies se vendissent assez bien, elle voulut copier les chefs-d'œuvre éternels de ce maître divin qui a nom Dieu. Quelques mois passés à Villiers, près du

parc de Neuilly, chez une brave paysanne, la servirent à souhait, lui montrant la voie qu'elle devait suivre pour atteindre la célébrité. Là, elle étudia d'après nature les bœufs, les vaches, les moutons, les chèvres :

"J'avais à saisir, écrit-elle, les mouvements rapides des animaux, les reflets de leur robe, de leur couleur, la subtilité de leur caractère (car chaque animal a une physionomie individuelle). Aussi, avant d'entreprendre l'étude d'un chien, d'un cheval, d'une brebis, je me familiarisais avec l'anatomie, l'ostéologie, la myologie de chacun d'eux. Je faisais même des travaux de dissection. J'observais l'aspect des animaux d'après les moulages en plâtres, en les copiant surtout à la lumière de la lampe, qui donne plus de netteté et de vibrance aux ombres."

Cette ardeur dans le travail n'abandonna jamais Rosa Bonheur. Elle tenait par là de son père, enthousiaste et impressionnable à l'excès, ayant pour l'œuvre de Dieu tout entière une chaleur de cœur qui passait dans ses toiles. Un peu de romantisme se mêla, comme on va le voir, aux souvenirs de jeunesse de la vaillante artiste.

Le père Bonheur, après la mort de sa femme, avait fait connaissance, dans un petit café nommé le Parnasse⁽³⁾, de Fabré-Palaprat, grand-maître de l'Ordre des Templiers, rien que cela !

"Palaprat avait chez lui, dit Rosa Bonheur, le casque et la cuirasse de Jacques de Molay, qui fût brûlé sous Philippe le Bel, en 1314. Inutile de vous dire que mon père se prit d'enthousiasme pour l'Ordre persécuté jadis par le roi. Les chevaliers du Temple avaient une chapelle située sur l'emplacement de la cour des Miracles (aujourd'hui démolie). Au milieu des souvenirs de leur antique splendeur, ils avaient conservé leur autel, leur chaire et leurs fonts baptismaux. Et ce fut dans cette chapelle que je fus rebaptisée sous une voûte d'acier formée par les glaives au clair des chevaliers en grand costume."

La voilà donc Templier, et forcée par son père, tout entier plongé dans cette chimère, de voir officier le père Enfantin, alors qu'elle eût mieux aimé voir paître les vaches et sauter les moutons. Elle était la première à rire de cette

(3) Le café du Parnasse était tenu par un charpentier très âgé, dont la fille avait épousé Danton.

cérémonie que lui avait imposée le père Bonheur qui passait ses moments perdus à écouter les récits de Palaprat, et qui était devenu un saint-simonien convaincu. Notez, au surplus, que la cérémonie en question avait eu lieu alors que Rosa allait à la pension de Mme Gilbert. C'est là qu'elle fit la connaissance des Pereire, des Talbot et de quelques autres dont les pères étaient enrôlés sous la bannière saint-simonienne.

Mais reprenons notre récit.

Rosa Bonheur hésitait dans le genre qu'elle devait adopter. L'histoire ne la tentait guère, le genre pas davantage, les portraits ne lui souriaient pas. La pastorale antique l'eût attirée plutôt, mais ses études de Neuilly la décidèrent tout à fait, et elle résolut de devenir un animalier. C'est en partie pour cela qu'elle adopta le costume mi-masculin et mi-féminin pour aller faire ses études d'après nature.

Dans cet équipage, elle se rendait tous les matins à l'abattoir du Roule, un morceau de pain dans sa poche, son carton sous le bras, sa boîte de crayons à la main, dessiner des animaux. Là — elle ne s'en défendait pas, — elle ressentait une impression d'horreur et de dégoût causée par l'odeur répugnante du sang, les cris *désespérés* des bêtes égorgées, et surtout pour les paroles grossières que ne se faisait pas faute de prononcer cette population cynique des abattoirs, qu'aucune pudeur ne retient. Mais il fallait apprendre, il fallait donner cours à cette vocation artistique qui la dominait, et elle réussit à vaincre toutes ses répugnances.

Elle finit même par en imposer à ces rudes travailleurs. Ils avaient compris cette nature énergique et résolue, dont ils avaient deviné le sexe malgré ses apparences garçonnières, qui passait chaque jour au milieu d'eux des heures entières, sans désemparer, à faire des études de bœuf, de moutons et de veaux dans toutes les attitudes. C'est ainsi qu'elle gagna ses dix-huit ans dans un travail acharné, dont rien ne pouvait la distraire.

De retour de l'abattoir, à peine prenait-elle le temps de déjeuner, elle courait au Louvre copier les grands maîtres.

En 1841, Raymond Bonheur s'étant marié avec une demoiselle Marguerite Picard, la famille s'était accrue d'un autre enfant, Germain, né en 1842. Rosa redoubla alors d'énergie ainsi que ses frères Auguste et Isidore, et même

Juliette, qui faisait également de la peinture. Tout le monde, dans cette famille, était artiste et tout le monde vivait dans une union parfaite. Rosa, toujours la première au chevalet, le pinceau à la main, chantait du matin au soir, et quand, le jour tombant, elle était forcée d'abandonner sa palette, elle dessinait à la lueur de la lampe pour le commerce.

On occupait alors, au numéro 13 de la rue Rumford, un petit appartement au sixième étage s'ouvrant sur une terrasse. Là, Rosa avait installé un mouton, modèle complaisant, qu'elle dessinait ou peignait dans toutes les attitudes qu'elle lui faisait prendre et qu'il gardait comme s'il eût compris ce qu'on exigeait de lui.

Mais, dira-t-on, de quoi pouvait vivre cette pauvre bête dans une maison de Paris et à un sixième étage ? Eh bien, tous les jours, deux ou trois fois, Isidore la descendait sur ses épaules, dans un champ voisin, où elle broutait tout à son aise(4).

Du reste, Rosa était très aimée de ses frères et de sa sœur Juliette, qui étaient aux petits soins pour celle qu'ils regardaient comme bien au-dessus d'eux par le talent, et dont ils admiraient la bonté et le dévouement inépuisables. C'était à qui s'empresserait de satisfaire ses moindres désirs. Comme elle aimait beaucoup les oiseaux, et qu'elle ne pouvait supporter de les voir confinés dans des cages étroites représentant une prison, ils avaient fabriqué un filet fermant hermétiquement la croisée de sa chambre, dans laquelle ils pouvaient voler tout à leur aise.

Il faut dire aussi, que, malgré ses originalités, son indépendance de caractère, Rosa avait un cœur excellent ; indulgente pour les autres, elle eût voulu voir tout le monde heureux autour d'elle.

Lorsque son père mourut en 1849, elle éprouva une immense douleur dont elle fut longtemps à se remettre. Le travail même, ce grand consolateur, ne pouvait changer le cours de ses pensées ni vaincre sa profonde tristesse ; mais comme elle était d'une très grande énergie, elle comprit que de nouvelles charges lui incombaient. Elle était devenue chef de famille, elle

(4) La rue Rumford, aujourd'hui disparue, était située près de la plaine Monceau, où elle débouchait. Le mouton, on le voit, avait largement de quoi paturer.

devait songer à ses frères, à sa sœur, avant de songer à elle-même.

Elle se fit donc une raison. Son père avait eu, avant de mourir, le bonheur d'assister à ses premiers succès, et aussi à celui qui fut le plus grand et qui la consacrait désormais grand peintre. (*Le labourage nivernais.*) Ce fut pour elle une suprême consolation, et dès lors, elle se remit au travail.

Et voyez combien rapides avaient été ses progrès.

En 1841, elle avait envoyé au Salon deux tableaux, pas méchants du tout, bien propres, bien soignés, représentant, l'un, deux lapins mangeant des carottes, dont ils semblaient fort se régaler ; l'autre, des chèvres et des moutons. Ces deux toiles sans prétention ne firent pas beaucoup de bruit, mais aujourd'hui elles valent la peine de n'être pas oubliées, quand ce ne serait que pour marquer les étapes parcourues par la vaillante artiste, et aussi parce qu'elles sont comme la révélation de la voie choisie par leur auteur et dont elle ne devait jamais s'écarter.

L'année suivante, on commença à parler d'elle. Elle avait exposé trois tableaux qui attirèrent les regards : *Animaux dans un pâturage*, *Vache couchée dans la prairie*, et le *Cheval à vendre*, devant lequel on s'arrêtait plus volontiers. En outre, une terre cuite, *Brebis tondue*, qui dénotait un sculpteur émérite. En la regardant, certains critiques prononcèrent le nom de Barye.

En 1843, les *Chevaux sortant de l'abreuvoir* et les *Chevaux dans un pré* furent comme une révélation faisant pressentir déjà un artiste avec lequel il faudrait compter un jour. En effet, un an après, Rosa exposait trois petites peintures charmantes avec un taureau modelé en terre que tout le monde s'accordait à trouver superbe. Enfin, en 1845, elle envoie au Salon douze tableaux, et le jury lui décerne une médaille de troisième classe.

Lorsque, le jour de la distribution des médailles, le directeur des beaux-arts la lui remit, au nom du roi, elle lui dit naïvement :

— Remerciez, je vous prie, le roi de ma part, et ayez l'obligeance d'ajouter que je tâcherai de faire mieux une autre fois.

Jugez de la stupeur du directeur des beaux-arts, qui ne s'attendait guère à pareille commission.

En 1846 les progrès s'accroissent encore avec cinq tableaux, dont un intitulé : *Les trois Mousquetaires*, est le seul qu'elle peignit en ce genre, qui n'était pas le sien.

(A suivre.)

PIERRE DELBARRE

[Le Noël.]

A MÉDITER

Qu'aimes-tu ?

Qu'aimes-tu, dis-moi, sur la terre ?

Le mensonge ou la vérité ?

L'orgueil ou bien l'humilité ?

Le vice ou la vertu austère ?

Qu'aimes-tu ?

Que crois-tu ?

Que l'existence est un supplice

Ou bien qu'elle est un grand bienfait ?

Que souffrir est un saint décret

Ou simplement une injustice ?

Que crois-tu ?

Que rêves-tu ?

Durant le silence des heures,

Quand le jour t'accorde un répit,

Quel songe flotte en ton esprit

Et te poursuit dans ta demeure ?

Que rêves-tu ?

Qu'espères-tu ?

Malgré les épreuves sans nombre

Qui s'attachent à ton destin,

Sais-tu voir au bout du chemin

La lumière au-dessus de l'ombre ?

Qu'espère-tu ?

Comment vis-tu ?

Quel travail ton intelligence

Fait-elle accomplir à ton corps ?

Quelle œuvre prend tous tes efforts

Et féconde ton existence ?

Comment vis-tu ?

Quand mourras-tu ?

Pour chacun l'heure est incertaine,

Nul n'est averti en secret.

Par tous les temps serais-tu prêt

A partir pour l'Île Lointaine ?

Quand mourras-tu ?

La Voix des Cloches

Musique de EMILE CAMYS

Maestoso $\frac{2}{4}$ 16 S
p Lorsque le Bon Dieu, sur la terre

Nous envoie un pe - tit chriétien, Du clocher

Rall. *Lent* 2
 toujours so-li-taire J'écoute le doux en-tretien:
dolce.

Quand le beau mignon que lon aime Dans le saint temple est

ap-por-té, La Cloche, en ce jour de bap-té-me,
 plus large, *f* *Rall.*

Jase à travers l'im-men-si-té "Tin, tin, tin,

p Ah! le jo-li pe-tit lo-tin! Dit le ca-rillon

ar-ge-tin. Di-gue don Le ravissant pe

f *Rall.* 4 S Pr fr
 tit poupon! Re-pè-te le gros bourdon "

EPHEMERIDES CANADIENNES

Août 1922

2.—⁵A Beauport, après deux jours à peine de maladie, décède M. J.-B. Caouette, conservateur des archives judiciaires de Québec, à l'âge de 69 ans. Le défunt était avantagement connu dans le domaine de la littérature canadienne par plusieurs ouvrages de prose et de poésie.

3.— Une halle au blé interprovinciale telle que désirée par la Saskatchewan et l'Alberta, vient d'être définitivement établie, avec le concours du gouvernement fédéral. MM. C. Stewart et F.-W. Riddell, qui firent partie de cet organisme, au temps de guerre, ont de nouveau été nommés président et vice-président de cette halle, à la suggestion des gouvernements de l'Alberta et de Saskatchewan.

4.— Le gouvernement provincial de Québec décide de porter de \$4,000 à \$6,000 le traitement annuel de chacun des sous-ministres de son administration.

5.— La Commission du grain visite le port de Québec. Les visiteurs se déclarent enchantés et n'hésitent pas à dire que nos élévateurs sont en parfaite condition. Quel sera le résultat de cette visite au point de vue de l'expédition du grain par notre port ?

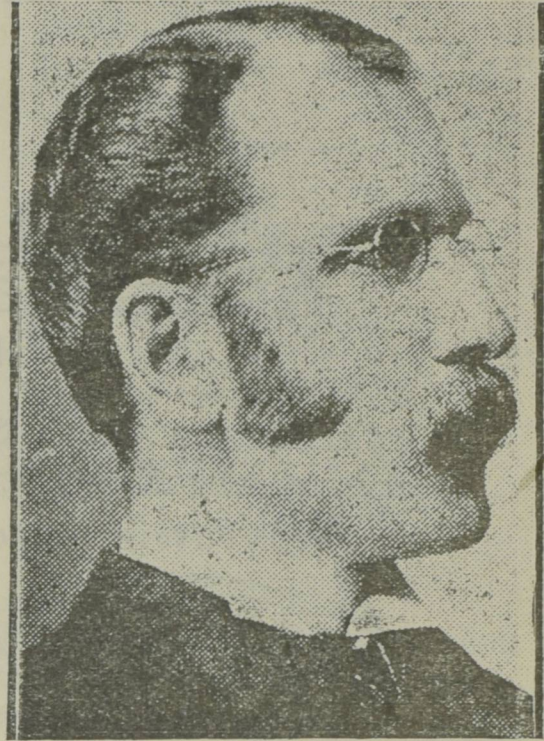
7.— L'Alliance Nationale tient à Québec sa XIVe convention annuelle.

8. Le congrès annuel de l'Union des Municipalités canadiennes s'ouvre aujourd'hui à Winnipeg, Man., et va durer trois jours. Sir James Aikens, lieutenant gouverneur du Manitoba, le maire de Winnipeg, M. Towler, et le président général de l'Union, M. le Dr Rondeau, de Westmount, P.Q. président la cérémonie d'inauguration.

9.— L'hon. M. Bracken, chef du gouvernement progressif du Manitoba, fait connaître la composition de son cabinet. Le nombre des ministres est réduit de sept à six, et il n'y figure aucun nom de Canadien français.

— L'honorable premier ministre de la province de Québec, M. Taschereau, annonce le chiffre du surplus dans le budget de la province de Québec pour l'exercice financier qui vient de se clore. Ce surplus s'élève à \$5,033,419 représentant l'excédent des recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires.

— Le navire de guerre britannique, le "Raleigh" vaisseau amiral de sir William Packenham, que l'on admirait récemment à Québec, se jette à la côte près de la Pointe-Amour, dans le détroit de Belle-Isle, et l'on



FEU J.-B. CAOUCETTE.

croit qu'il sera irrémédiablement perdu. Tout l'équipage a pu se sauver, moins une dizaine de matelots qui ont péri au cours des opérations de sauvetage.

10.— Une communication officielle reçue de France à Montréal rapporte que l'Académie française a décerné son Grand prix de 1922, la médaille d'or Richelieu, à l'ouvrage historique sur l'Acadie, de notre compatriote Henri d'Arles, M. l'abbé Henri Beaudé.

— Le gouvernement français, en vue d'encourager les études françaises poursuivies à l'Université McGill, de Montréal, accorde à cette institution une bourse destinée à favoriser l'envoi d'un des élèves de McGill à Paris, pour y parfaire ses études de français.

— A Montréal, à l'âge de 57 ans, décède M. l'abbé L.-M. Shea, curé de St-Aloysius, paroisse anglaise de la Métropole.

11.— D'après des renseignements recueillis à Ottawa, on estime que la récolte de blé au Canada, cette année, sera de 20,000,000 de minots supérieure à celle de l'an dernier.

12.— Le congrès des Unions Nationales et Catholiques de Canada s'ouvre aujourd'hui à Montréal avec une assistance de 150 délégués.

13.— On célèbre à Ville-Marie, le 50ème anniversaire de l'arrivée dans le district du R. Frère Moffette, le premier colon du Témiscamingue.

15.— Les mineurs des houillères canadiennes du Cap-Breton désavouent l'arrangement négocié, dimanche, par leurs représentants avec les chefs de la British Empire Steel Corporation, et ils déclenchent à minuit, ce matin, la grève générale dans leurs charbonnages, selon la menace qu'ils en avaient proférée.

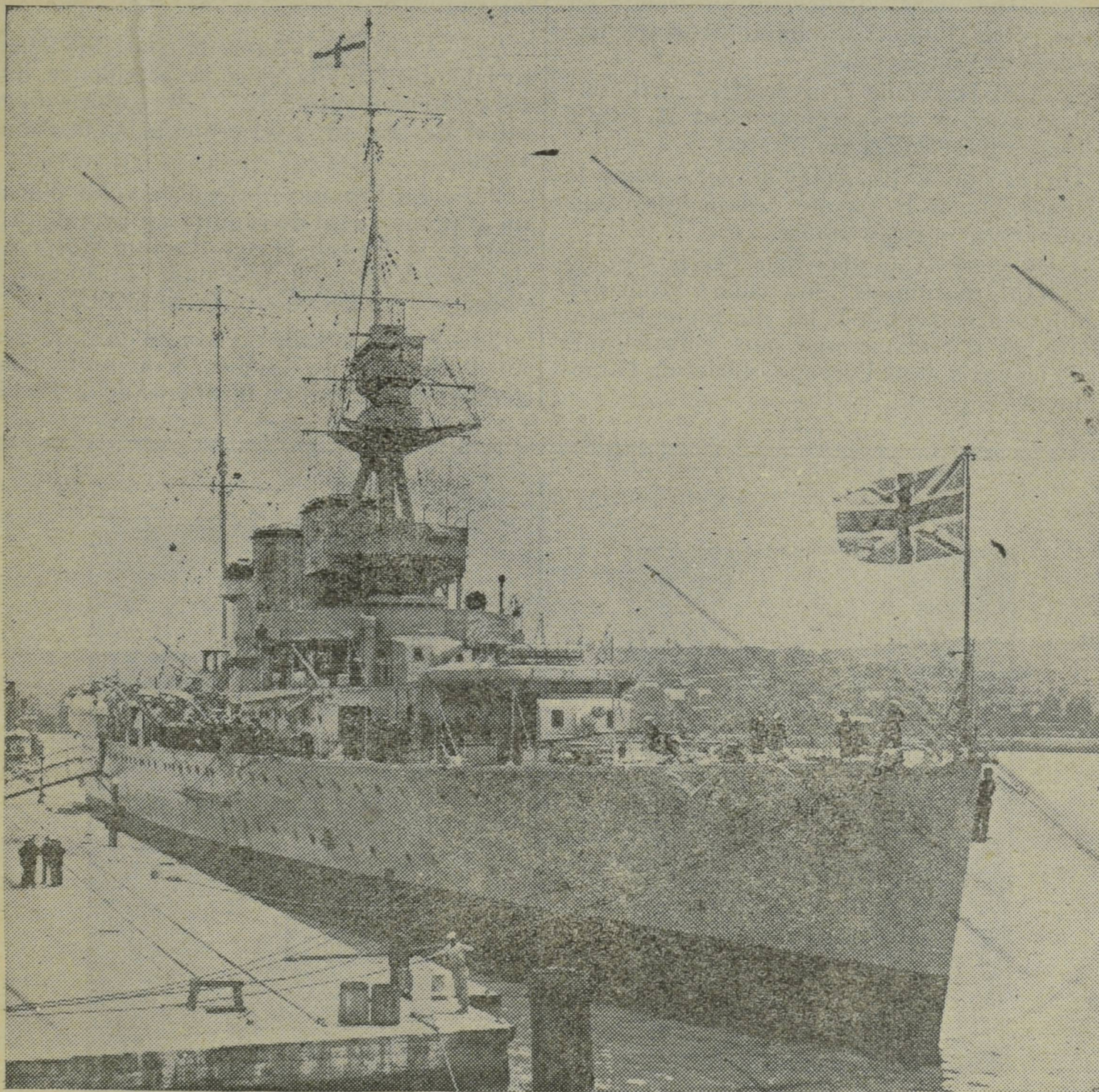
16.— A Grand-Pré, N.-E. en présence d'une affluence considérable d'Acadiens et de Canadiens français, ont lieu de grandes fêtes à l'occasion de la bénédiction de la pierre angulaire de l'église-souvenir élevée en cet endroit pour rappeler le grand dérangement de 1755.

— A Québec, au Pensionnat Saint-Louis de Gonzague, à l'âge de 79 ans, décède M. l'abbé J.-A. Rainville, ancien curé de St-Jean, I. O.

17.— Des militaires, dont un détachement du Royal 22e de Québec, envoyés à Sydney pour y maintenir l'ordre sur les champs miniers où règne la grève, sont assaillis d'une grêle de pierres par les grévistes.

— M. Désiré Lahaie, candidat libéral dans l'élection complémentaire de Labelle, est élu, après une campagne fort contestée, par une majorité de près de 500 voix sur le candidat conservateur, M. J.-C. Langlois.

— Les Bulles d'érection du nouveau diocèse de Gaspé viennent d'être transmises par la Délégation apostolique à Son Éminence le cardinal Bégin, qui est prié par le Saint-Siège de bien vouloir les promulguer. L'Éminentissime Cardinal a sous-délégué, à cet effet, Mgr



LE CROISEUR ANGLAIS "RALEIGH"

qui s'est échoué au mois dernier près de Pointe-Amour dans le détroit de Belle-Isle.

Sylvain, de l'évêché de Rimouski. S. G. Mgr Léonard, évêque de Rimouski, est nommé Administrateur apostolique du nouveau diocèse jusqu'à ce que le futur évêque titulaire prenne possession de son siège épiscopal.

18.— Les difficultés qui existaient depuis quatre mois entre les débardeurs de Montréal et les compagnies d'armateurs opérant dans ce port, viennent d'être réglées. Les débardeurs décident d'accepter l'échelle de salaires que les compagnies proposaient au mois d'avril.

21.— Les commissaires du combustible, nommés par le gouvernement fédéral, annoncent que, par suite de la grève dans les charbonnages américains, la situation au point de vue de l'approvisionnement de charbon anthracite au Canada, pour l'hiver prochain, présente des caractères fort inquiétants.

22.— A St-David de l'Auberivière, où il était curé depuis 36 ans, décède subitement M. l'abbé J.-I. Desjardins, à l'âge de 75 ans.

— On estime à 317,000,000 de minots le total probable de la récolte des céréales dans l'Ouest canadien, cette année.

— Le Congrès Canadien des Métiers et du Travail (Internationaux), en session à Montréal, revendique le respect de la loi du repos hebdomadaire, et il réclame une part considérable pour le français dans l'organe officiel de l'association.

25.— Les mineurs de charbon du district No 18, comprenant l'Alberta et le sud de la Colombie Anglaise, reprennent l'ouvrage après cinq mois de grève. Ils ont perdu, de ce chef, à ce que l'on calcule, \$3,500,000 de salaires, et imposé à leurs patrons une perte de \$9,000,000.

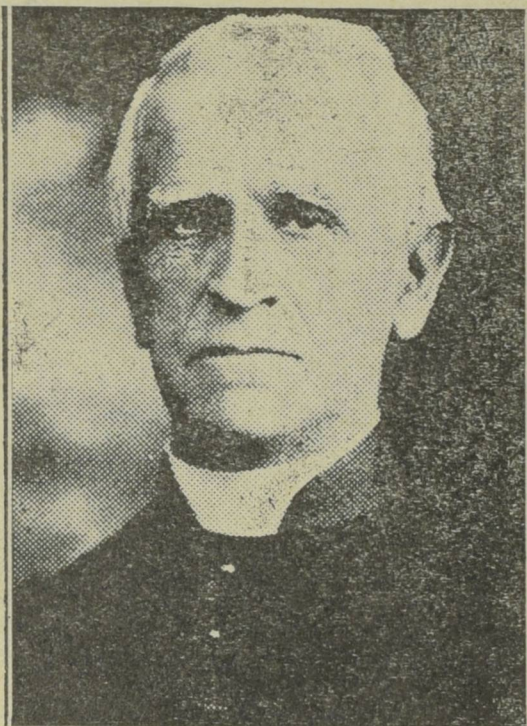
26.— Après une conférence qui a duré jusqu'à une heure avancée ce matin les mineurs en grève du district No 26, comprenant la Nouvelle Écosse, décident de reprendre l'ouvrage. Les 12,000 mineurs auront cependant à voter sur l'acceptation ou le rejet des conditions proposées.

26.— Dix jeunes canadiens français du Postulat de Québec des Pères Blancs d'Afrique, partent pour le noviciat d'Alger à bord de "l'Adonia".

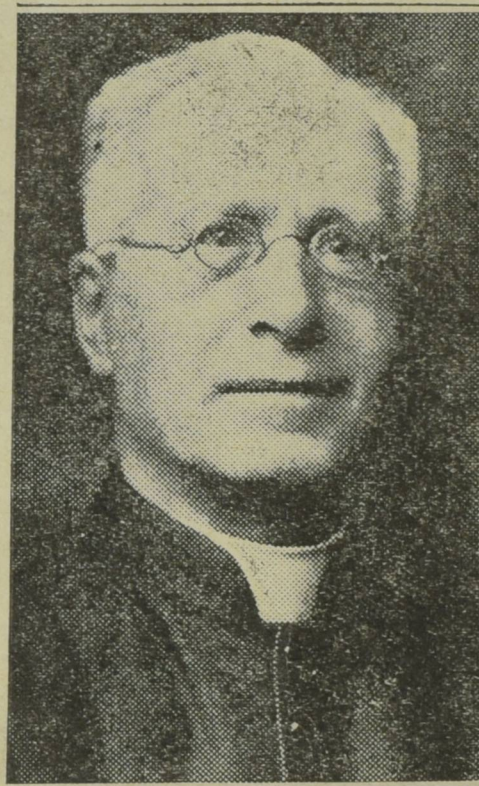
28.— A Ottawa, s'ouvre la troisième Semaine sociale du Canada sous la présidence du R. Père Archambault, S.J. "Les rapports du capital et du travail", tel est le sujet traité cette année.

29.— La Province de Québec vient d'acheter un gramme de sel de radium au prix de \$100,000, de la United States Radium Corporation de New-York. La précieuse substance sera conservée à l'Université de Montréal.

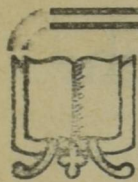
30.— Dans la salle du comité des bills privés, au Parlement de Québec, s'ouvre le congrès général des cercles de fermières de la Province.



FEU L'ABBÉ J.-I. HOSPICE DESJARDINS,
curé de St-David de l'Auberivière.



FEU L'ABBÉ J.-AIME RAINVILLE,
ancien curé de St-Jean, I. O.



Gauserie scientifique



La machine humaine

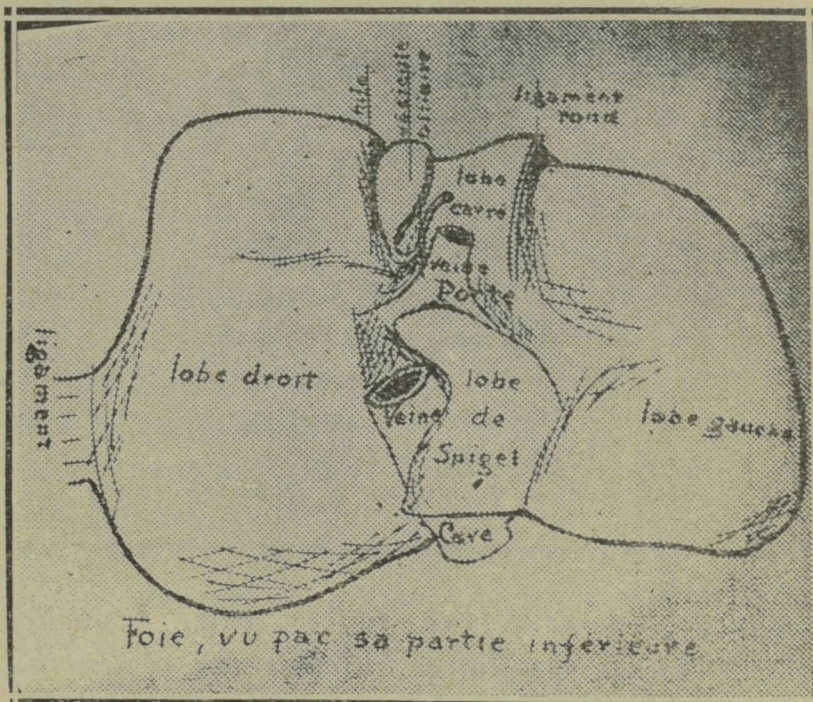
LE FOIE

NOUS avons décrit la charpente et les éléments principaux de la machine humaine. Nous entrons aujourd'hui dans un autre domaine, celui des organes qui, tout en étant indispensables à la vie, ne le sont pas à la manière du cœur, du poumon ou du cerveau, par exemple ; on ne pourrait enlever l'un de ces derniers, même en y mettant l'habileté chirurgicale la plus consommée, sans que la vie devienne aussitôt impossible. Un homme ne peut certes pas vivre longtemps si on lui enlève le foie, mais il peut vivre un peu tout de même, et chez certains vertébrés, la survie après une pareille ablation peut aller jusqu'à trois semaines.

Le Foie est une glande volumineuse, la plus volumineuse du corps humain. Situé entre les poumons et les intestins, du côté droit du corps, il s'étend un peu vers la gauche, où il repose sur l'estomac. Tout le monde connaît son tissu, rouge foncé ; c'est ce qu'on appelle en terme de boucherie "le dur". De forme allongée dans le sens latéral, il est aplati de haut en bas, plus mince en avant qu'en arrière où sa forme est plutôt arrondie, et divisé en quatre lobes : le droit qui est considérable, le gauche second en volume, le lobe carré et le lobe de Spigel, ces derniers situés au centre et beaucoup plus petits.

La partie supérieure du foie paraît convexe et lisse ; mais si l'on soulève l'organe et qu'on le regarde par sa partie inférieure, on voit qu'il est séparé en deux parties principales par un sillon profond appelé le hile, dans lequel passent tous les organes qui vont au foie ou qui en partent : la veine porte, les veines hépatiques, les vaisseaux lymphatiques, les filets nerveux ; on y trouve aussi la vésicule biliaire, le canal cystique et le canal cholédoque.

La veine porte est cet important vaisseau qui, comme nous l'avons vu déjà, recueille de l'intestin le produit de la digestion ; le sang de

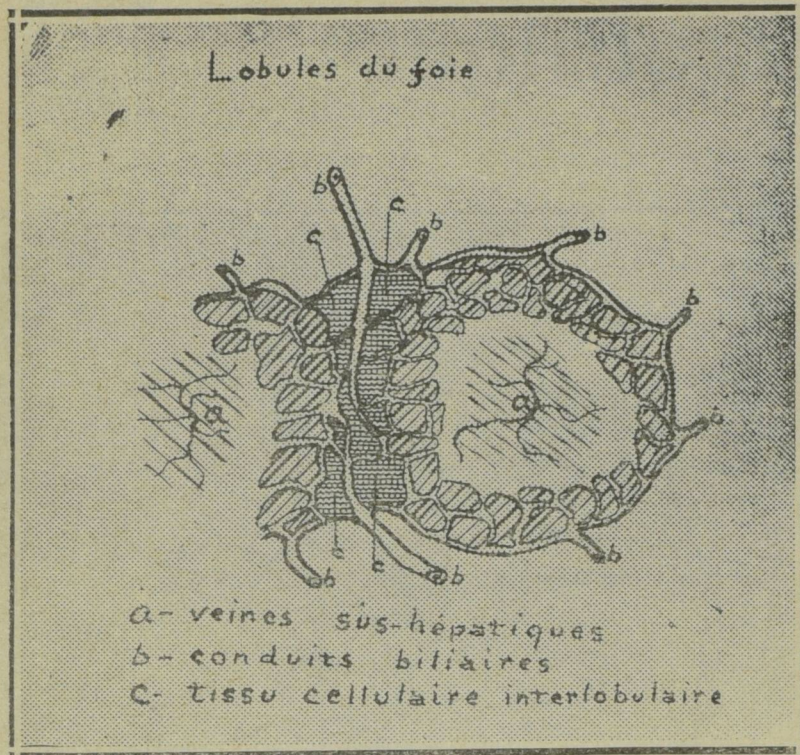


la veine porte, chargé de ce produit, traverse donc le foie avant d'être versé dans la grande circulation par les veines sus-hépatiques et la veine cave ; il est par là même évident que le foie joue un rôle très important dans l'assimilation des produits de la digestion.

Les veines sus-hépatiques sont des veines ordinaires ; elles ramènent vers le cœur le sang qui a traversé le foie ; ce sang est cependant chargé ici des principes nutritifs que ne contiennent pas les veines des membres, par exemple.

La vésicule biliaire est un réservoir, celui de la bile. Elle porte vulgairement le nom de "fiel" en terme de boucherie. Le canal cystique est celui qui conduit dans la vésicule biliaire, la bile sécrétée par le foie et le canal cholédoque celui qui déverse la bile dans l'intestin, au cours de la digestion.

Le foie est composé d'une multitude de petits éléments appelés lobules, et dans lesquels s'élaborent les phénomènes chimiques importants dont cet organe est le siège. Ces lobules, comme la plupart des éléments anatomiques, ne sont pas gros, ils n'ont que quelques millièmes de lignes. A leur centre on voit les ramifications des veines sus-hépatiques, qui ramènent le sang du foie ; elles sont entourées de cellules d'une



couleur un peu plus foncée, entre lesquelles circulent les capillaires biliaires qui portent au canal hépatique la bile secrétée. Ces cellules, qui forment par leur ensemble la masse principale du foie, sont reliées entre elles et aux vaisseaux qui les entourent ou les pénètrent, par un tissu très délicat qu'on appelle tissu conjonctif.

Une des particularités du foie est que les parois des vaisseaux sanguins qui le traversent sont soudées à son tissu propre. D'ordinaire, dans les autres parties du corps, les parois des artères ou des veines ne sont pas adhérentes aux tissus environnants le vaisseau coupé ou blessé s'affaisse sur lui-même ; quand il s'agit d'artères une des parois qui est élastique, se rétracte, et aide à la coagulation du sang et à l'arrêt de l'hémorragie par rétrécissement du vaisseau. Dans le foie, le vaisseau coupé reste béant et laisse librement s'écouler le sang ; voilà pourquoi les blessures de cet organe sont si graves, et d'ordinaire mortelles. C'est dans la région du foie que le président Sadi Carnot fut atteint par Caserio lorsque cet anarchiste italien le frappa d'un coup de poignard à Lyon. Voilà pourquoi, malgré que les plus grands chirurgiens de l'époque eussent été appelés à son chevet, il mourut d'hémorragie.

Enfin le foie, malgré son poids, est maintenu solidement en place par des replis du péritoine.

Maintenant que nous avons décrit sommairement cet important organe, nous parlerons de ses fonctions dans un prochain article.

LE VIEUX DOCTEUR

La Pneumonie franche

SES CAUSES

INFECTION d'un lobe pulmonaire avec sécrétion locale extrêmement vive et retentissement non moins intense sur l'organisme tout entier qui réagit et se défend plus ou moins rigoureusement, plus ou moins heureusement : telle est la pneumonie franche, aiguë.

Elle est le fait du *pneumocoque*, agent microbien retiré pour la première fois du poumon par Talamon en 1883, mais que Pasteur avait découvert déjà quelques années plus tôt dans la salive. Ce microbe a une forme ovoïde, arrondie à sa grosse extrémité, effilée à son autre pôle. On peut le comparer à un grain d'orge, à un fer de lance ou plus poétiquement à une flamme de bougie. On le rencontre le plus souvent par groupe de deux. Ils se regardent et se touchent presque par leur extrémité effilée. Parfois, ils forment, placés bout à bout, de véritables chaînettes.

Très sensibles à la chaleur, il résiste par contre au froid même prolongé. Dans les crachats même desséchés, il peut conserver sa virulence pendant des semaines et des semaines.

La pneumonie en certains cas est contagieuse et épidémique, mais le plus souvent elle résulte d'une *auto-infection* tout simplement. Le *pneumocoque*, en effet, vit habituellement, à l'état de saprophyte, dans la bouche et dans la gorge de la plupart d'entre nous. On le trouve dans la salive aussi bien que dans le mucus amygdalien — voisinage bien dangereux certes pour le poumon, car il suffit d'une occasion pour que, quittant subitement son état de première innocence, il devienne rapidement virulent, franchisse le "cordon sanitaire" lymphatique qui, nous le savons, protège l'entrée des voies aériennes, pénètre dans le poumon et s'y installe victorieusement.

La cause occasionnelle, nous ne la connaissons en somme qu'imparfaitement. Le froid qui a été longtemps incriminé comme l'unique cause de la pneumonie est volontiers invoqué encore aujourd'hui comme cause exceptionnelle et il semble que ce ne soit pas à tort. Il convient toutefois de ne pas prendre pour un refroidissement le frisson initial qui est déjà une manifestation de la maladie.

Le traumatisme thoracique doit être également rangé parmi les causes occasionnelles qui rendent le parenchyme pulmonaire moins résistant à l'action microbienne ; de même certains troubles organiques résultant d'écarts de régime, d'excès alcoolique, par exemple.

Les anciens pensaient que la pneumonie avait une prédilection marquée, presque exclusive, pour les sujets sains, de constitution particulièrement robuste. En réalité, il n'en est rien. Sous ce masque de santé apparente se cache ordinairement une tare héréditaire ou acquise, permanente ou temporaire, qui réalise la cause prédisposante, le terrain favorable. C'est ainsi qu'agissent le surmenage, les fatigues nerveuses, les dépressions morales. La goutte, l'impaludisme, la néphrite chronique, l'alcoolisme... créent mieux encore cet état de moindre résistance, et, à plus forte raison, les infections aiguës débilitantes, la fièvre typhoïde et la grippe, par exemple. On en a fait la triste expérience lors de la dernière épidémie.

La pneumonie n'est le privilège, d'ailleurs, d'aucun âge. Elle est surtout fréquente chez l'enfant qui fort heureusement lui fait presque toujours gaiement la nique. Elle guérit habituellement chez l'adulte. Elle est presque toujours une catastrophe chez le vieillard.

UNE MALADIE TRÈS ÉTUDIÉE

C'est vraiment une belle maladie, bien étudiée par les médecins de tous les temps, bien caractérisée dans ses symptômes et son évolution cyclique qui est en moyenne de neuf jours.

Elle entre en scène avec ostentation, en pleine santé apparente, très souvent par un frisson unique, violent, solennel, et ce n'est qu'après coup, en s'analysant rétrospectivement avec la plus minutieuse attention qu'on arrive à noter quelques signes précurseurs : un rhume léger, malaise insignifiant, courbature, chaleur à la tête.

Pendant une heure, une heure et demie, deux heures, le malade claque des dents, impuissant à se réchauffer ; il est obligé de s'aliter, terrassé par la maladie.

Après cette mortelle sensation de froid, à peine terminée le frisson, la température s'élève rapidement, se précipite à 103', 104' ; la tête est en feu, la surexcitation intense, l'anorexie

complète, parfois, ce premier jour, des vomissements viennent encore assombrir cette scène tragique ; puis, c'est le point de côté pongitif, lançant, continu, affolant, le plus souvent au niveau du mamelon. Chez l'enfant, il siège parfois à l'abdomen, et ce sont des convulsions qui traduisent ces réactions nerveuses du début. Une dyspnée intense, une "soif d'air" angoissante accompagne ce point de côté et une toux sèche, quinteuse, pénible indiciblement vient encore augmenter cette gêne respiratoire et exaspérer le point de côté. Bientôt les crachats "sortent", très caractéristiques, transparents d'abord, aérés, couleur sucre d'orge, marmelade d'abricot, puis franchement rouillés, et surtout très visqueux et adhérents au crachoir au point qu'on peut retourner celui-ci sans qu'ils s'en échappent.

Le teint animé, les pommettes marquées de rouge, les yeux congestionnés, les lèvres cyanosées créent un visage vultueux et anxieux bien caractéristique aussi de la maladie.

La parole est haletante, le délire fréquent la nuit, la langue est recouverte d'un épais enduit jaunâtre, parfois elle est rouge et fendillée, l'inappétence est absolue, la soif au contraire fort vive.

Et ainsi va-t-on de jour en jour au milieu de ce cortège de symptômes qui se pressent, se succèdent sans intermède, sans répit, semblant au contraire s'aggraver sans cesse jusqu'à la crise finale qui survient du septième au neuvième jour, dans le même appareil tragique, et s'annonce par une exacerbation de la dyspnée, un pouls rapide et inégal, de la cyanose, des sueurs profuses, de la diarrhée.

Si bien qu'autour du malade angoissé, on s'affole, on trépigne, on pleure, on crie, augmentant ainsi son angoisse et épuisant désastreusement son énergie qui est sur le point de triompher du mal, car, au cours de cette crise la température va tomber brusquement comme au début elle a monté.

En quelques jours, tout sera rentré dans l'ordre, pour ainsi dire sans convalescence, et l'on oubliera bientôt le vague murmure de la prière des agonisants.

Dans les cas malheureux, la défervescence manque ou est incomplète et suivie d'une recrudescence de la fièvre. Les crachats, au lieu de se tarir, deviennent abondants et prennent la teinte jus de pruneau. L'état général s'aggrave, la

diarrhée devient fétide, les extrémités se refroidissent, le collapsus terminal apparaît.

“ JE LE PENSAI, DIEU LE GUÉRIT ”

Je disais qu'on a beaucoup étudié la pneumonie. On la connaît fort bien dans toutes ses manifestations et ses complications, qui peuvent être nombreuses. Malheureusement, on n'a que peu appris à la traiter. Cela viendra, tout le monde l'espère. En attendant, on fait ce qu'on peut.

Rassurer l'entourage, obtenir que, par son affolement, il n'ajoute pas à la fatigue du malade n'est pas le moins important ni le plus facile.

Chez l'enfant, la pneumonie est, pour le médecin du moins, la maladie rêvée, car elle fait grosse impression, guérit naturellement, grâce à Dieu, et n'en ajoute pas moins à la réputation du praticien, qui est censé avoir réalisé de main de maître cette cure aussi rapide que merveilleuse.

☐ Bains tièdes, draps mouillés, ventouses, boissons abondantes, huile camphrée, soins de propreté, purgatif au besoin font les grands frais du traitement chez l'enfant, comme chez l'adulte, d'ailleurs, et ce qui importe surtout,

c'est de pas contrarier l'organisme dans sa lutte contre l'infection.

G. B.

LA SOIE AU LIBAN

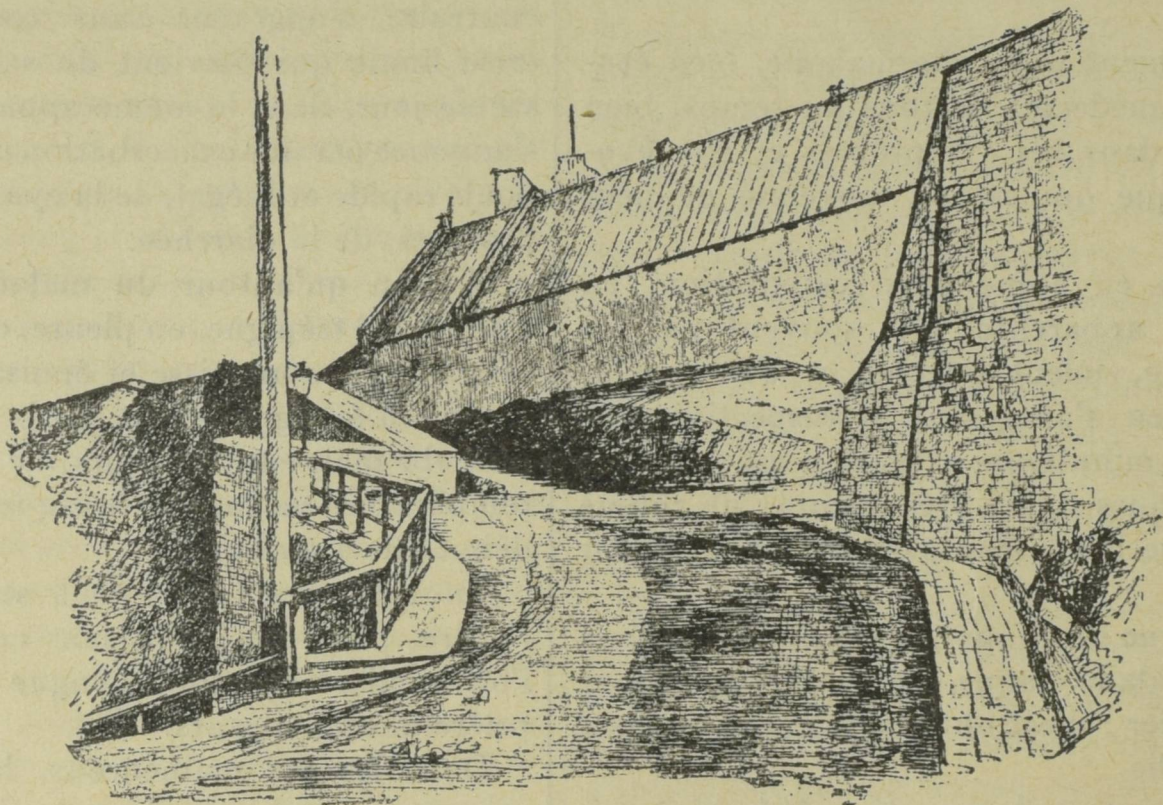
Depuis qu'elle a à peu près ses coudées franches au Liban la France, par l'intermédiaire du général Gouraud, a entrepris vigoureusement le relèvement commercial de cette contrée.

Les tentatives d'exploitation du vers à soie, commencée il y a déjà quelques années, commence à donner des résultats appréciables.

Les premiers résultats connus de la récolte de la soie indiquent une progression d'un tiers sur le rendement de l'exercice précédent.

La sériciculture est donc en bonne voie de relèvement, grâce à la sécurité et aux encouragements donnés aux producteurs.

Les exportations ont doublé et ont augmenté d'un tiers de leur valeur. La reprise de la vie économique sera, de plus, aiguillée à l'automne prochain, par les conclusions de l'enquête de la mission officielle des études économiques organisée par les États syriens et libanais et par le haut-commissariat avec le concours d'une Compagnie de transports maritimes, des Chambres de commerce de Paris, de Lyon, de Marseille et de la Ligue maritime.



LE VIEUX QUEBEC

Ancienne poudrière et côte du Palais

Science Ménagère

POUR LES JEUNES FILLES

La nouveauté

IL EST HORS de doute que la guerre a ouvert à la femme des perspectives nouvelles. Les jeunes filles se sont rendu compte, avec un clair bon sens, que les conditions de l'existence n'étaient plus, ne pouvaient plus être les mêmes. Déjà, elles se savaient en plus grand nombre que les jeunes gens avant 1914. Quinze cent mille absents ont laissé monter le plateau. Aujourd'hui la certitude du mariage n'existe donc plus pour elles. Allaient-elles accepter cette incertitude du cœur insoumis et léger, alors que le prix de la vie augmentait de jour en jour, achevant de rendre leur avenir plus précaire ?

Résolument, bravement, fièrement, elles ont accepté la loi du travail, et même elles l'ont appelée, sollicitée, aimée. Elles veulent servir et si la fortune les dispense de tout problème matériel, n'y a-t-il pas les innombrables œuvres sociales, où elles peuvent apporter leur jeune activité ? Quand j'entends autour de moi plaisanter avec plus ou moins d'esprit ces jeunes vocations, j'avoue que ce n'est pas sans une curiosité ironique que je considère le monsieur ou la dame qui se livre à ces offensives. En vérité, la réponse est trop facile : — Qu'avez-vous à leur offrir ? Un mari, un foyer à toutes ? Vous n'y songez pas. Alors, admirez-les donc dans leur prévoyance, dans leur ténacité, dans l'espoir qui les soutient et la volonté qui les anime.

Un mari, un foyer : mais c'est que le travail, avec l'indépendance incomplète ou entière qu'il apporte, leur a permis le choix. Là encore, il y a quelque chose de changé, et à leur honneur. Le mariage n'est plus pour la jeune fille une carrière. Il y en avait autrefois tant qui se mariaient pour se marier. Maintenant, fortunées ou non, elles veulent connaître et aimer leur

mari. A leur grande surprise, bien des jeunes gens revenant de la guerre, qui pensaient n'avoir qu'à jeter le mouchoir, ont trouvé à qui parler. Et si ces leçons sentimentales avaient eu pour effet de rendre à la jeunesse masculine un peu plus de politesse, de respect de la femme, et de cette chevalerie des mœurs qui s'est beaucoup perdue et qui reposait sur le sentiment si noble et délicat de la protection du plus faible, ce serait déjà là un précieux service.

Les jeunes filles ont, ces dernières années, étonnamment réussi dans les examens littéraires ou scientifiques, au point de passer assez souvent les garçons, Puissent du moins ceux-ci en concevoir une ardente émulation ! N'ai-je pas lu récemment que trois d'entre elles viennent de passer avec succès leur thèse pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe ? L'une d'elles arriva même en tête de la liste des quatorze candidats admis.

Et sans doute il y a des excès à redouter. Il y en a dans toute évolution. On me citait récemment cette réponse d'une charmante jeune fille, qui se sentait une vocation de médecin, à son père qui, promu chevalier de la Légion d'honneur, lui offrait un cadeau à son goût pour fêter cet événement.

— Un squelette, papa, demanda-t-elle le plus sérieusement du monde.

Les pires exagérations, en réalité les seules à redouter, seraient : l'éloignement du mariage et le dégoût des travaux domestiques. La première est trop contraire à la nature pour être vraiment un danger. La jeune fille normale préférera toujours le mariage — un mariage à son goût, et là est la nouveauté — trop d'unions avant la guerre se contractaient à la légère — à son travail et au succès de carrière qu'elle a obtenus ou qu'elle pourrait obtenir. Mais y sera-t-elle préparée ? N'aura-t-elle pas abandonné cet apprentissage nécessaire à l'entretien d'un foyer, à la tenue d'une maison que l'on a trop accoutumé de regarder comme secondaire ?

Evidemment, il y a là un écueil à éviter. Peut-être la vie même s'est-elle chargée de l'éviter aux jeunes filles d'à présent. La crise domestique qui sévit à obligé les femmes à s'occuper davantage de leur intérieur, des menus travaux — si importants — de la cuisine, de la lingerie, de l'appartement. Il faut d'ailleurs blâmer les mères qui se sont faites les servantes de leurs filles sous prétexte que celles-ci étaient des étudiantes, des intellectuelles.

Il est encore à redouter que ces jeunes filles trop ardentes à s'instruire ne perdent la finesse, la délicatesse, la grâce féminines, ce duvet qu'aucune science ne donne ni ne remplace. Ah ! qu'elles se gardent des allures garçonnières, des mots d'argot, des attitudes sans gêne. Que toujours elles maintiennent en elles et autour d'elles ce respect de soi qui tend fort à s'amoinrir. C'est leur intérêt même.

* * *

N'essayons pas d'apporter des solutions nettes aux difficultés contemporaines. Surtout, ne croyons pas qu'il soit aisé de ramener le calme et l'ordre dans une société troublée par un cataclysme de cinq années. Mais ne nous laissons pas arrêter par ces difficultés. Le goût plus vif de la jeune fille pour le travail et la culture de son intelligence ne saurait être blâmé. Il lui a donné plus de poids, moins de frivolité, il lui a ouvert des horizons, il lui a permis de rencontrer un point d'appui et souvent la sécurité.

Gardons-nous pourtant de croire que la femme pourra suppléer l'homme dans tous ces travaux. Certes, elle le pourra dans bien des cas. Telle jeune fille que j'ai vue diriger un atelier de reliure et commander à une douzaine d'ouvriers offre l'exemple d'un excellent patron, à la fois aimable et autoritaire. Mais ne connaissons-nous pas tous au village quelque fermière qui fait marcher la ferme et dont le mari n'est que le premier ouvrier agricole ? Néanmoins, l'homme garde une supériorité dans le domaine intellectuel, qui lui vient tout simplement de sa résistance physique et de son aptitude à s'affranchir par la pensée du poids de son organisme. Cela est ainsi, cela est dans la nature. La nature a voulu que la femme fut avant tout prédisposée à la maternité. Elle l'a fixée par d'invisibles liens impossibles à briser.

Là même est le danger, pour la femme, de la trop grande intellectualité : elle la pourrait entraîner sans compensation sur des sommets sans air respirable. Qu'elles n'oublient jamais, dans leur nouvelle culture, cette science du cœur, la seule où elles rencontreront leur bonheur et leur équilibre. Qu'elles gardent le goût des humbles travaux domestiques qui ont toujours été l'honneur de la femme, et sa gloire secrète. Qu'elles retrouvent la compréhension des grandes lois chrétiennes de la vie et du mariage, parce qu'elles poseront ainsi leur main sur cette rampe indispensable à leur marche en avant, qu'elles soient isolées ou épouses et mères, et connaîtront mieux la dignité de la personne humaine.

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

[*La Maison.*]

Quelques recettes pratiques

UN DEJEUNER

ROTIES.— RIZ AU LAIT.— COMPOTE AUX CITROUILLES.— BISCUITS SECS.— CAFÉ.

Voici comment on prépare le riz au lait : Faire chauffer une chopine d'eau, ajouter trois quarts de tasse de riz bien lavé, une pincée de sel, laisser cuire au bain-marie durant une demi-heure, ajouter ensuite une chopine de lait chaud. Après quinze minutes y joindre deux c. à table de fécule de maïs délayée. Laisser mijoter dix minutes et servir avec du sucre d'érable.

Pour la compote aux citrouilles, voici : Faire un sirop avec deux tasses de cassonade et une chopine d'eau, ajouter quatre livres de citrouilles coupées en petits morceaux et laisser mijoter jusqu'à parfaite cuisson. On ajoute au goût du zeste d'orange ou de citron. Le sucre peut être remplacé par la mélasse en quantité d'une pinte ; dans ce cas on n'ajoute pas d'eau.

— Comme te voilà arrangé, Ernest ! Que t'est-il arrivé ?

— Maman, je suis tombé dans la boue.

— Avec ton pantalon neuf !...

— Oui, maman, je n'ai pas eu le temps de l'enlever.

Coin de l'Ouvrier

Leurs adversaires

LES Unions ouvrières catholiques ont des adversaires dans la province de Québec.

Quelle cause, même la meilleure, n'a pas ses adversaires ? Ce n'est donc pas pour nous étonner de cette opposition, ni pour nous en plaindre que nous prenons la plume aujourd'hui. Nous n'avons pas l'habitude de nous borner à pleurer sur les réalités ; nous préférons les prendre corps à corps afin de montrer ce qu'elles sont, ce qu'elles valent, ce qu'il convient d'en faire.

Ce premier fait d'hostilité constaté, venons en à un autre.

Depuis la guerre, c'est-à-dire depuis que le monde se débat dans un malaise économique dont les difficultés ouvrières ne sont pas le moindre élément, il s'est élevé, autour de la province de Québec, un témoignage unanime : C'est ici que la paix est le moins troublée ; c'est ici que l'essor du commerce et de l'industrie est le moins compromis ; c'est ici que les capitalistes craignent le moins pour leurs placements. C'est à dire que notre situation économique est excellente si on la compare à ce qui existe ailleurs.

* * *

Il en est peu qui se soient élevés jusqu'aux causes de cet état de choses, qui aient fait le rapprochement entre cette situation consolante pour notre province, et le fait qu'elle est la seule où existent des syndicats ouvriers catholiques. Pourtant la constatation, avec la leçon qu'elle comporte, en vaut la peine. Mais les gens n'aiment pas trop à se donner la fatigue de remonter aux causes. Qui, par exemple, se rappelle maintenant que si la France n'a pas été écrasée dès la première semaine de la guerre, c'est qu'il existait depuis quelque temps chez elle une société qui avait nom " les Cheminots catholiques ", laquelle a rendu possible la mobilisation en maintenant ses membres à leurs pos-

tes, pendant que la C. G. T., l'Internationale neutre de là-bas, mettait tout en œuvre pour déclancher la grève qui aurait paralysé le transport par chemin de fer en cette minute suprême ?

Les événements ont marché. Les gens ont continué à s'occuper des petits faits de surface, qui n'obligent pas à de longues réflexions ; et les pêcheurs en eau trouble, qui connaissent la nature humaine, ont commencé tout doucement à remonter la côte au bas de laquelle les événements les avaient jetés.

* * *

Leur premier objectif, dans cette campagne, devait être de saper par la base les syndicats catholiques qu'ils avaient trouvés sur leur chemin aux jours où l'occasion s'offrait à eux de faire triompher leurs doctrines de chambardement de la société. Ils ont trouvé sur ce point des alliés chez certains patrons catholiques très férus de leurs droits, et trop esclaves de leurs désirs, pour se souvenir qu'une question a d'ordinaire deux côtés, et qu'il est prudent de ne pas se borner à n'en étudier qu'un seul.

Ceux-là ont épuisé leur gros argument dans le fait que les syndicats catholiques, depuis leur existence, n'avaient pas été parfaits. C'est l'arme ordinaire de ceux qui exigent la perfection de tout ce qui touche à la religion, et qui prennent prétexte de la moindre faute et de la moindre erreur pour tenir en suspicion une œuvre catholique, et dire d'elle : Elle n'est pas meilleure qu'une autre.

D'autres font un grief très grave aux aumôniers catholiques de ne pas leur avoir fabriqué des ouvriers plus maléables, disposés à se plier sans récriminations à toutes les exigences de leurs patrons. Ils avaient espéré en voyant des prêtres entrer à l'aumônerie des syndicats ouvriers, que les travailleurs entendraient parler constamment de leur devoirs, et jamais de leurs droits, et qu'on leur formerait ainsi des ouvriers ardents au travail, modestes dans leurs exigences, qui rendraient l'industrie lucrative,

et faciliteraient aux patrons l'accès à la fortune rapide.

* * *

Les aumôniers des syndicats catholiques, nous en savons quelque chose pour les avoir vus à l'œuvre, parlent aux ouvriers de leurs devoirs. Il leur en parlent très fréquemment et non moins énergiquement ; mais ils se considéraient comme des traîtres s'ils empêchaient ces derniers de voir leurs droits, et de les réclamer. L'Église, au reste, n'a pas accoutumé de marcher sur d'autres traces que celles de son fondateur, qui ne s'est jamais appliqué que nous sachions à asservir les petits aux grands, ni les pauvres aux riches.

Elle refrène chez l'ouvrier et le bésogneux la colère et l'envie ; elle leur prêche la résignation, la charité, la justice ; mais elle soutient en même temps de tout son pouvoir les institutions qui peuvent améliorer leur sort. Elle reconnaît leur droit à l'association, qui les aide à se protéger. Voilà pourquoi Sa Sainteté Pie X a écrit :

“ Il faut réprover hautement ceux qui poursuivaient de sentiments hostiles les associations purement catholiques. — alors qu'au contraire, on doit de toute manière aider les associations de ce genre et les propager. . . ”

Ceux qui n'ont pas compris jusqu'ici ce que peut bien être un syndicat ouvrier catholique pourraient peut-être se dire que si le Saint Père qui n'a pas l'habitude d'ouvrir la bouche sans bien peser chacune de ses paroles, se sert de tels termes pour en parler, c'est qu'ils s'agit d'une institution qui mérite qu'on l'étudie, et qu'on l'apprécie à une autre lumière qu'à celle de son intérêt personnel.

JULES DORION

[*L'Action Catholique.*]

PRÉVENANCE

Une dame assez âgée interroge Bob :

— Quel âge as-tu ?

— Moi ? cinq ans. Et vous ?

— Oh ! moi, je ne me rappelle plus exactement en quelle année je suis née.

Et Bob, délicatement :

— Oh ! ça ne fait rien, Madame, dites-moi seulement le siècle.

LA CHARITÉ INDUSTRIEUSE.

Rien ne repose tant des histoires de vols, que le beau récit des actions charitables. En voici un qui est exquis :

Un jour, le docteur Cruveilhier apprend qu'une pauvre jeune femme, dont le mari était employé au ministère de la Guerre, est gravement malade. Il va la voir, la soigne pendant un mois et la guérit.

Au bout de ce temps, il s'aperçoit que le mari cherche le moyen de lui demander sa note et du temps pour le payer.

Ne voulant pas l'humilier en lui faisant ostensiblement la charité, il avise un tapis algérien qui vaut bien 10 francs.

— Quel merveilleux tapis ! s'écrie-t-il.

— Mais, docteur, s'il pouvait vous être agréable, s'écrie le mari.

— Assurément ! Tenez, faisons une affaire. Vous me devez 200 francs de visites. Votre tapis en vaut 300. Voici 100 francs et je l'emporte.

Et il sortit heureux d'avoir sauvé la fierté de ces pauvres gens.

LE MOYEN DE S'EN TIRER

Dans un café, un hâbleur se fait remarquer par la sottise de ses propos. A un moment, il se met à déblatérer contre les Bretons :

— Montrez-moi un Breton ! crie-t-il en levant son verre, et je vous montrerai un poltron.

Un grand poilu vient d'entrer, qui commande un petit café. Il entend l'huluberlu, va vers lui et :

— Que venez-vous de dire ?

L'homme regarde le soldat, et, plus tempéré déjà :

— Je viens de dire : “ Montrez-moi un Breton, et je vous montrerai un poltron ! ”

— Je suis Breton, dit froidement le permissionnaire en plantant un regard d'acier dans les yeux du fanfaron.

— Ah ! balbutie l'interlocuteur en posant prudemment son verre, vous êtes Breton ?

Et reculant de trois pas :

— Eh bien ! moi, . . . je suis le poltron !

On a bien ri, et le Breton tout le premier.

L'appareillage

... Me voici prêt, Seigneur ! Votre main
 [paternelle
 Marquant mes membres las de son signe béni,
 Puisque déjà m'arrive un souffle d'infini ;
 J'appareille pour la traversée éternelle.

Oui, je sais, pour partir, ce que je dois laisser :
 Tout d'abord mon corps, rien presque, un peu
 [de poussière,
 Et c'est facile dans la terre nourricière
 Pour des germes nouveaux d'aller se disperser.

Ma maison, mon verger, tous mes biens, je les
 [laisse,
 Pour que d'autres — c'est juste — en usent à
 [leur tour :
 Je vous rendrai mes biens, ma vie à votre jour,
 Ce qui me fut prêté, sans regret ni faiblesse.

Mais ce qui coûte plus à quitter, ce sont ceux
 Que des chaînes d'amour à notre cœur unissent
 Les enfants, qui, penchés sur notre lit,
 [gémissent,
 Tandis que nos regards troublés rêvent des
 [cieux.

Et cependant, Seigneur, s'il faut — ma lèvre est
 [franche —
 Rompre ces chers liens moi-même de mes
 [doigts.
 Comme un présent bien naturel que je vous
 [dois,
 Pour vous les offrir, sans hésiter, je les tranche.

Oui, de tout ici-bas me voici détaché,
 Du moins — de votre force assisté, je crois
 [l'être,
 Et je m'embarque, prêt à lever l'ancre, maître,
 Pour votre clair royaume avec bonheur
 [cherché.

Mais, pour vous mieux atteindre, il faut un
 viatique
 A l'âme et, pour ne point paraître devant vous
 Les mains vides, pour vous honorer à genoux,
 J'ai pris les pauvres dons que mon cœur
 [revendique.

Je ne l'ignore pas, misérable et léger
 Est mon bien, fruit de ma volonté qui
 [chancelle :
 Mais je m'en vais vers vous sur ma faible
 [nacelle
 Avec l'espoir naïf d'un jeune passager.

J'ai pris avec moi mes sincères repentances,
 Mes efforts pour dompter le vice combattu,
 Des piétés, des pardons, — Moins que de la
 [vertu,
 Mes désirs purs, souvent restés simples
 [tendances.

Et puis encor ? — Des pleurs, parfois trop tôt
 [calmés,
 Mes souffrances, mes deuils, de timides mérites,
 Des choses dans l'oubli que vous aurez inscrites,
 Des riens vus de vous seul, tels que vous en
 [aimez.

Et puis encor ? — D'obscurs travaux, quelque
 [tendresse,
 Une vie employée avec simplicité :
 C'est bien peu pour prétendre à votre éternité,
 Mais c'est tout ce que j'ai : Seigneur je vous
 [l'adresse.

De plus de biens j'aurais voulu vous faire
 [honneur ;
 Mais ce qui manque encor, votre bonté le
 [prête,
 Et j'attends, confiant... Voici ma voile prête :
 D'un souffle emportez-moi, quand vous
 [voudrez, Seigneur !

Gustave ZIDLER

LA CROISSANCE

Jacques (quatre ans) a le hoquet, le soir, et ne peut s'endormir. Il s'étonne et demande à sa mère :

— Maman, qu'est-ce qui fait ce bruit ?

— Tu as le hoquet, mon enfant. Tu grandis, sans doute...

Le lendemain Jacques, triomphant, dit à son frère :

— Tu sais, Paul, j'ai grandi cette nuit ; j'ai entendu le bruit que " ça faisait ".

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

1

PREMIÈRE PARTIE

LES MYSTÈRES DU CHATEAU NOIR

I

APPRÉHENSIONS MATERNELLES

Le soleil s'abaissait sur les sommets qu'il teintait de pourpre pâle, l'ombre envahissait la vallée et venait rafraîchir la petite ville brûlée tout le jour par un ardent soleil de fin d'août.

Dans son cabinet de travail assombri par les volets clos, M. des Landies, le substitut du procureur de la République de Virènes, venait d'achever la tâche du jour. Avec un soupir de soulagement, il se levait en essuyant son front mouillé. Cela fait, il alla vers la fenêtre, ouvrit les volets et se pencha au dehors. Devant lui, s'étendait un jardin extrêmement ombreux. Non loin de la maison était assise une jeune femme brune et fine, qui cousait activement, non sans jeter de fréquents regards sur le tout petit bébé endormi près d'elle dans un berceau d'osier... Elle leva vivement les yeux au bruit des volets frappant le mur.

— Ah ! tu as fini, Lucien ! Viens vite ici, il fait délicieux. Veux-tu une limonade ?

— Je ne refuse pas, ma petite Madeleine. Mais je croyais que Mme de Vaulan devait venir passer l'après-midi avec toi ?

— En effet, et je me demande ce qui a pu l'en empêcher. Elle n'a pas mis les pieds dans son jardin aujourd'hui.

En disant ces mots, Mme des Landies se levait et jetait les yeux vers l'enclos voisin, séparé du sien seulement par une haie au milieu de laquelle avait été disposée une barrière.

Elle eut une exclamation de plaisir en voyant apparaître, au seuil de la petite maison blanche, une grande jeune femme blonde, sévèrement vêtue de noir, qui tenait par la main un tout petit garçon aux longues boucles d'or et au teint rosé.

— Enfin, chère Madame ! Je n'osais plus espérer vous voir aujourd'hui.

Tout en parlant, elle s'avancait et ouvrait la barrière. Mme de Vaulan lui tendit une main un peu brûlante et fébrile.

— Pardonnez-moi de n'être pas venue vous prévenir. Je ne sais à quoi j'ai pensé, vraiment.

Son beau visage délicat, un peu pâle toujours, portait la trace d'une pénible préoccupation.

— Mais cela n'a aucune importance. Nous n'avons pas coutume de nous gêner, entre voisines, dit vivement Mme des Landies. Bonjour, petit Ghislain.

Elle enleva l'enfant entre ses bras et l'embrassa avec tendresse. M. des Landies avait disparu de sa fenêtre. Quelques instants plus tard, il arrivait dans le jardin et venait saluer Mme de Vaulan, déjà assise près de sa femme.

Cette jeune femme avait perdu deux ans auparavant son mari, le comte de Vaulan-Mornelles, officier de cavalerie. Peu fortunée, elle avait quitté Pau où le lieutenant de Vaulan se trouvait en garnison au moment de sa mort, et était venue s'installer dans cette petite ville pyrénéenne où la vie matérielle était plus facile. Une communauté de goûts, de sentiments, de convictions religieuses l'avait vite rapprochée de ses voisins, les des Landies. Le substitut descendait d'une antique famille de magistrats. Ses ancêtres, à part quelques rares vocations ecclésiastiques et militaires, avaient tous porté la toge. Un de ses oncles se trouvait encore premier président à Clermont, l'autre procureur général à Lille. Mais il savait qu'il n'atteindrait jamais à ces sommets. Déjà, ses opinions religieuses bien connues l'avaient fait reléguer dans cette petite ville, et peut-être une disgrâce plus éclatante l'atteindrait-elle quelque jour.

Mme des Landies avait été ravie de trouver en Mme de Vaulan une relation tout à fait selon ses goûts. La jeune veuve, extrêmement distinguée, remarquablement jolie, était en outre douée d'une intelligence cultivée, d'un esprit sérieux et d'une grande délicatesse de sentiments. Assez réservée, elle parlait fort peu d'elle-même ou de son mari, mais Mme des Landies avait compris que la mort du jeune officier laissait au cœur de sa veuve une plaie toujours saignante.

Décidément, aujourd'hui, une préoccupation absorbante dominait Mme de Vaulan. Elle répondait machinalement aux paroles de ses voisins, ses yeux se portaient sans cesse, tristes et anxieux, sur le petit Ghislain qui jouait dans l'allée, tout près d'elle.

La jeune bonne de Mme des Landies apporta la limonade et une assiette de pâtisseries. Mais Mme de Vaulan refusa de rien prendre, en disant qu'elle

allait se retirer pour se rendre à l'église avant la fermeture des portes.

— Puis-je vous demander de garder mon petit Ghislain ? Je serai fort peu de temps. Mais j'ai besoin de prier.

Une anxiété profonde passait dans sa voix douce, dans ses grands yeux bruns superbes sous leur longue frange de cils d'or. Et, tout à coup, elle se pencha et posa sa main toujours brûlante sur celle de Mme des Landies.

— Pourquoi ne vous ferais-je pas part de ce qui m'arrive ? Vous êtes des amis sûrs, et je suis si isolée, si inexpérimentée aussi !

— Parlez, Madame, nous sommes tout à votre disposition, dit Mme des Landies. J'avais bien remarqué votre préoccupation, mais je n'aurais osé vous interroger.

Je suis de nature peu communicative, confessa la jeune veuve. Ceci soit dit pour vous expliquer comment je ne vous ai pas parlé encore de la famille de mon cher mari. Le comte Renaud de Vaulan-Mornelles était le petit-cousin de Renaud de Mornelles, duc de Sailles. Il appartenait à une branche cadette de cette illustre maison, et, orphelin dès son jeune âge, avait été élevé par le duc, son parrain, en même temps que le fils de celui-ci. Mais tous rapports furent rompus entre eux lorsque Renaud refusa d'épouser une jeune fille de grande race, extrêmement riche, que voulait lui imposer son parent, et déclara à celui-ci qu'il deviendrait l'époux d'Antoinette d'Erques, la fille de son colonel, qui ne lui apportait que la dot réglementaire et dont la famille ne pouvait prétendre à l'illustration de celle de Mlle de Tromont.

Antoinette, c'était moi. Nous nous aimions tant ! Il était si bon, mon Renaud !

Des larmes jaillirent sous les cils de la jeune femme.

Mme des Landies lui serra affectueusement la main tandis que le substitut tourmentait sa moutache pour dissimuler son émotion.

— Étant donné cette brouille absolue et l'absence du moindre témoignage de sympathie à la mort de mon mari, vous concevez ma stupeur en recevant ce matin une lettre du duc de Sailles. Successivement sont morts son fils, sa bru, l'aîné de ses petits-fils ; le second bébé de dix-huit mois, vient de périr par accident. Ghislain se trouve maintenant son plus proche parent. Et il m'informe, en termes froids, mais très correctes, qu'il est résolu à oublier le profond ressentiment créé par le refus de son neveu et à faire de mon fils l'héritier de son titre et de sa fortune, à la condition que nous venions vivre près de lui, à son château de Sailles, en Périgord, où le futur duc sera élevé sous ses yeux.

— Mais, c'est parfait, cela ! s'écria M. des Landies. Voilà un superbe avenir pour votre petit Ghislain ! Je ne me doutais pas qu'il fût d'aussi illustre race. Ce duc de Sailles est-il très riche ?

— Immensément, je crois. Mais je sais, par mon mari, qu'il est de caractère orgueilleux, original et autoritaire ; très gentilhomme, toutefois, généreux

par excès, quelque peu misanthrope. Je redoute, avec une telle nature, des complications.

— Est-il veuf ?

— Oui, il a été marié deux fois. De sa seconde femme, fille d'un Hollandais et d'une française alliée à la famille de Mornelles, il n'a pas eu d'enfants. Cette dame, qui était veuve elle-même, avait une fille mariée à un Hollandais, le baron Van Hottem, établi à Java. Un peu après que sa mère fut devenue duchesse de Sailles, cette Mme Van Hottem perdit son mari et revint en France avec son fils. Presque ruinée, elle fut généreusement accueillie par son beau-père et depuis n'a plus quitté son toit. De ce fait encore, il peut survenir des ennuis. Et puis, si ce parent inconnu veut élever mon Ghislain dans des principes contraires à ceux de son père, aux miens ?

— Mais, en la circonstance, vous n'abdiquez aucunement vos droits, observa Mme des Landies. Vous gardez toujours la liberté de vous retirer avec l'enfant, soit que votre autorité maternelle se trouve contestée, soit par suite du heurt avec des caractères difficiles, ou pour toute autre raison qui peut se présenter. Il ne vous coûte rien d'essayer, me semble-t-il, surtout devant un tel avenir offert à l'enfant.

— Oui, raisonnablement, je dois accepter. Mais je ne puis vous dire à quel point cette résolution me coûte à prendre ! Peut-être dois-je attribuer cette répugnance au fait que le duc de Sailles se montra si dur pour Renaud, jusque-là très aimé de lui, et c'est à cause de moi que le dissentiment s'éleva et subsista entre eux.

— Mais son acte prouve qu'il veut tout oublier, Madame. Et qui sait si vous ne pourrez pas faire quelque bien à ce vieillard privé de tous ses proches, probablement triste, malheureux !

— Oui, vous avez raison. Je crois que je répondrai par une acceptation. Mais combien il me coûte de m'en aller dans cet inconnu ! murmura-t-elle en froissant inconsciemment ses mains frêles sur sa jupe de deuil.

Dans son berceau, le bébé ouvrait les yeux — de très grands yeux bleus qui occupaient une place importante dans ce petit visage. Mme des Landies le prit sur ses genoux, et aussitôt Ghislain vint couvrir de baisers ses petites mains potelées.

— Elle grandit beaucoup, n'est-ce pas, Madame ? Et comme elle rit ! Oh ! voyez comme elle rit gentiment ! s'écria le petit garçon avec enthousiasme.

— Ghislain est toujours en admiration devant notre Noella, dit en riant le substitut.

— Elle est si mignonne, votre petite chérie ! repliqua Mme de Vaulan en se penchant pour embrasser le bébé, qui multipliait ses risettes à Ghislain ravi. Elle se fortifie étonnamment depuis ce dernier mois, en vérité !

— Je puis vous dire la même chose de Ghislain. C'est un enfant superbe, sans aucune flatterie de ma part. Quel beau petit duc il fera !

Une ombre voila les yeux bruns de la jeune veuve, et sa voix un peu tremblante murmura :

— Les huit fleurons de sa couronne seront peut-être lourds à porter pour sa jeune tête. J'aimerais

mieux pour lui, mon petit bien-aimé, un sort plus modeste. Mais que la volonté de Dieu soit faite !

II

LE CHATEAU NOIR

Mme de Vaulan se donna trois jours de réflexion et de prière, et, ce laps de temps écoulé, ce fut une acceptation qui partit pour le château de Sailles. Quinze jours plus tard, la jeune femme quittait la petite maison blanche où elle avait vécu deux années, sinon heureuse, à cause du chagrin cruel qui ne devait jamais disparaître, du moins paisible dans les joies douces de son amour maternel et dans la satisfaction d'une amitié chaque jour grandissante avec ses excellents voisins.

Des larmes coulèrent de part et d'autre, car les deux jeunes femmes s'étaient sincèrement attachées l'une à l'autre. Et Ghislain se mit à sangloter en embrassant pour la dernière fois la petite Noella, que sa mère avait emmenée à la gare.

Comme s'il eût compris, le bébé commença à pleurer aussi en crispant ses petits poings.

— Vous allez manquer à ma Noëlette, mon pauvre Ghislain ! dit Mme des Landies tout en berçant doucement l'enfant pour la calmer. Elle vous connaissait déjà si bien !

— Mais je reviendrai ! N'est-ce pas, maman, que nous reviendrons voir Mme des Landies et Noëlla ? s'écria Ghislain.

Mme de Vaulan murmura :

— Je ne sais... je l'espère...

— Mais j'y compte absolument ! répliqua avec vivacité Mme des Landies. Le Périgord et le Béarn sont assez proches pour que vous fassiez souvent ce petit voyage. Votre parent ne vous en empêchera pas, j'imagine ?

— Le sais-je ! dit la jeune veuve d'une voix étouffée. D'étranges appréhensions m'oppressent, je ne puis les chasser malgré tous mes efforts.

— C'est une sensation nerveuse, chère Madame, soyez-en persuadée. Vous verrez que tout se passera admirablement, que le duc de Sailles va devenir fou de son charmant petit héritier, et qu'il appréciera bien vite les nombreuses qualités de la comtesse de Vaulan. Mais voici le train, je crois, cet affreux train qui va nous séparer !

Le substitut, s'étant occupé des bagages de la voyageuse, revenait en ce moment, le bulletin à la main. Sa femme et lui installèrent la jeune veuve et Ghislain dans un compartiment de secondes et restèrent sur le quai jusqu'au moment où, la voie faisant une courbe, ils ne virent plus le pâle visage de Mme de Vaulan, ni celui de Ghislain tout marbré de pleurs.

Le voyage qu'avait à accomplir Mme de Vaulan se trouvait relativement long, par suite de changements de trains et d'attente indéfinie dans de petites gares mal desservies. Et cependant, elle eût souhaité le voir durer bien plus encore. La seule perspective de l'arrivée lui serrait étrangement le cœur. Pourtant,

le but approchait. Voici qu'elle apercevait les premières maisons de Saint-Pierre-de-Sailles, le village le plus voisin du château.

Le train s'arrêta à la petite gare. Mme de Vaulan et Ghislain descendirent, et la jeune femme jeta un coup d'œil autour d'elle. Il n'y avait personne d'autre que le chef de gare et un homme d'équipe. La jeune femme tendit au premier ses billets et sortit de la gare.

Sur la petite place plantée d'ormes, deux carrioles, et c'était tout. Vraisemblablement, le châtelain de Sailles, bien que prévenu, n'avait envoyé personne au-devant des voyageurs. Ce manquement à la plus élémentaire politesse n'était pas encourageant. Et qu'allait-elle faire, si le château était éloigné ?

En se détournant, elle vit non loin d'elle le chef de gare qui la regardait avec surprise. Elle s'avança vers lui.

— Monsieur, auriez-vous la complaisance de me dire à quelle distance d'ici se trouve le château de Sailles ?

— Il faut bien compter six bons kilomètres, Madame.

— Six kilomètres ! Ne pourrais-je trouver un véhicule pour m'y rendre ?

— Hum ! je ne vois pas !... à moins que vous ne vous contentiez d'une carriole, Madame ? Voilà le père Midon qui acceptera bien de vous laisser en passant au château.

— Oui, oui, je m'en contenterai certainement.

Le chef de gare fit quelques pas vers un gros paysan rougeaud qui sortait du petit cabaret bâti sur le côté de la place.

— Eh ! père Midon, voulez-vous emmener dans votre carriole ces voyageurs qui vont au Château noir ?

— Tout de même, dit le fermier en soulevant poliment son vieux chapeau. Mais, dame, ce n'est pas doux.

Il s'interrompit et prêta l'oreille à un roulement de voiture. Au détour de la place apparut un landeau superbement attelé, sur le siège duquel se tenaient un cocher et un valet de pied en livrée bleu sombre à parements blancs.

— L'équipage de Sailles ! en tenue de gala ! murmura le chef de gare d'un ton stupéfié.

La voiture, après une courbe impeccable, s'arrêta devant la gare. Le valet de pied sauta à terre, jeta un coup d'œil autour de lui et s'avança vers Mme de Vaulan.

— Madame la comtesse de Vaulan-Mornelles ? interrogea-t-il respectueusement.

Et sur la réponse affirmative de la jeune femme, il reprit :

— Madame la comtesse voudra bien excuser notre retard. Nous n'avons pas été prévenus assez tôt.

Les voyageurs s'installèrent et l'équipage reprit la route du château.

— Oh ! maman, quelle belle voiture ! dit Ghislain en passant sa petite main sur l'étoffe soyeuse des coussins. Et puis, il y a une couronne sur la portière, vous avez vu, maman ?

Elle lui répondit vaguement, tout en caressant ses boucles blondes. Maintenant, elle se sentait un peu soulagée, en constatant que le manque de politesse qui l'avait blessée et inquiétée n'existait réellement pas. La route montait fort sensiblement. De chaque côté s'étendaient des bois de chênes coupés d'amorcelements granitiques. Et tout à coup, au tournant d'une pente courte, mais extrêmement raide, les voyageurs virent se dresser, bâti sur le roc, un château féodal remarquablement conservé, dont les sombres murailles justifiait de nom de "château noir" donné par le chef de gare. Malgré le doux soleil d'une belle fin de journée automnale qui dorait les vieilles tours, cette antique demeure avait un aspect austère, presque rébarbatif. La voiture vint s'arrêter devant le pont de pierre qui remplaçait le pont-lévis jadis jeté sur les fossés profonds. Les voyageurs descendirent et entrèrent sous une haute voûte, puis dans la salle des Gardes, de dimensions immenses.

Là étaient rangés une dizaine de domestiques. Et, par une des larges portes ouvrant sur cette salle, apparut une jeune femme grande et forte, vêtue de soie noire. Ses cheveux d'un blond pâle, coiffés en bandeaux, encadraient un visage régulier, réellement beau, bien que légèrement empâté par un naissant embonpoint, et doué du plus beau teint rose et blanc qu'il fût possible de voir. Cette inconnue tenait par la main un petit garçon malingre, à l'air maussade. Elle s'avança vers Mme de Vaulan et dit d'une voix douce et froide, en s'inclinant légèrement.

— Le duc de Sailles m'a chargée de vous souhaiter la bienvenue dès le seuil de sa demeure. Permettez-moi de me présenter : je suis sa belle-fille, la baronne Van Hottem.

Tout en disant ces mots, elle enveloppait d'un regard rapide la nouvelle venue, et surtout Ghislain, un peu désorienté et intimidé.

Mme de Vaulan répondit quelques mots aimables, puis, sur un signe de la baronne, un domestique s'avança.

— Antoine va vous conduire près du duc de Sailles, Madame. Mon beau-père souhaite vous connaître dès maintenant.

Les voyageurs suivirent le domestique le long d'immenses couloirs dallés jusqu'à une porte à laquelle Antoine frappa. Une voix brève répondit :

— Entrez !

Le domestique ouvrit doucement les deux battants de la porte et s'effaça pour laisser passer la jeune femme et son fils. Ceux-ci virent devant eux une vaste pièce lambrissée, garnie de superbes meubles anciens. Dans la profonde embrasure d'une fenêtre, un homme aux cheveux blancs était assis. Mme de Vaulan et Ghislain se sentirent subitement enveloppés d'un regard scrutateur, par les yeux sombres qui brillaient au milieu de ce visage jauni et profondément creusé de rides.

Le duc se leva lentement. Il était de petite taille, et courbé encore par les années. Malgré cela il parut

singulièrement imposant à la jeune femme anxieuse de l'accueil qui lui serait fait.

Elle s'avança pourtant, tandis que lui-même faisait quelques pas ; ils échangèrent un cérémonieux salut.

— Ma cousine, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans cette demeure, J'ose espérer que vous voudrez bien la considérer comme la vôtre.

Le ton était des plus courtois, presque bienveillant, et le cœur de Mme de Vaulan s'allégea légèrement. Elle répliqua par une phrase charmante qui parut plaire au vieillard, car sa physionomie fermée et hautaine s'éclaira.

— Et voici, Monsieur le duc, mon petit Ghislain.

Doucement, elle poussait vers le duc l'enfant qui s'était un peu caché derrière elle. Le vieillard eut un tressaillement. Il posa sa main tremblante sur la tête blonde et considéra longuement le fin visage empourpré par l'émotion de cette présentation solennelle.

— Il ressemble à Renaud, sauf les yeux, murmura-t-il d'une voix troublée. Un vrai Mornelles!... Il fera un beau duc.

Il jeta un furtif regard vers les deux photographies disposées sur une petite table et soupira douloureusement :

— Il s'appelle Ghislain, dites-vous, ma cousine ? Comme mon père. Nous en ferons, à l'exemple de celui-ci, un vrai grand seigneur. Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je vais vous faire conduire à votre appartement, car vous devez avoir besoin de repos.

Il agita une sonnette et dit au domestique qui se présenta :

— Prévenez Mme la baronne que nous l'attendons.

Quelques instants plus tard, Mme Van Hottem arrivait, toujours suivie de son fils.

— Vous voudrez bien, Cornélia, montrer à la comtesse de Vaulan son appartement. A ce soir, ma cousine, nous nous retrouverons pour le dîner.

Le long de l'escalier de pierre sombre, à travers de larges corridors, la baronne guida les voyageurs jusqu'à une sorte de rotonde de pierre, au sol pavé de dalles de granit. Les murailles disparaissaient sous les trophées de chasse et les panoplies d'armes.

— Ceci est l'antichambre de l'appartement qui fut de tout temps, celui des ducs de Sailles. Le duc Renaud l'a délaissé pour habiter au rez-de-chaussée, à cause de ses rhumatismes qui l'empêchent de gravir un escalier. Il a voulu qu'il soit désormais celui de votre fils.

Et les yeux bleu pâle de la baronne se posaient, l'espace d'une seconde, sur le petit Ghislain.

Elle ouvrit une porte et montra à Mme de Vaulan les pièces composant l'appartement, toutes décorées avec somptuosité, mais sévèrement. Puis elle se retira en disant qu'elle allait envoyer la femme de chambre retenue pour le service particulier de la comtesse de Vaulan.

(à suivre)